

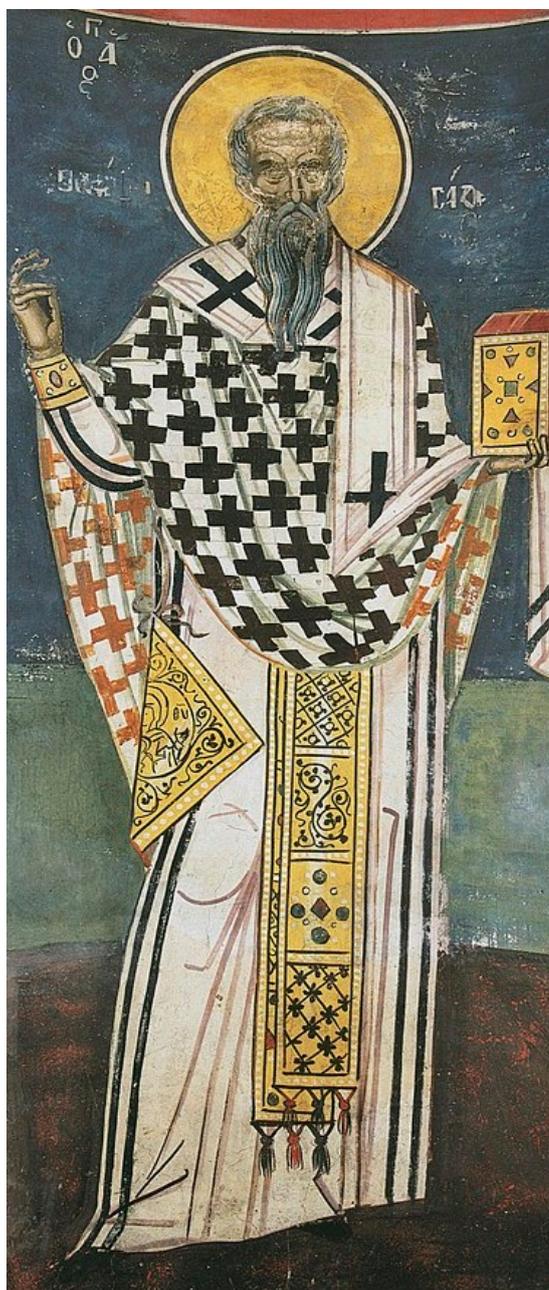
VIE DE SAINT PORPHYRE ÉVÊQUE DE GAZA

fêté le 26 février

Il est excellent de contempler de ses yeux les combats des saints athlètes, leur zèle et leur ardeur pour la cause de Dieu; car, à les voir, on se prend à les aimer; mais les récits qu'en font des hommes exactement informés, s'insinuant dans l'âme des auditeurs, ne sont pas, non plus, médiocrement utiles. Il est vrai, la vue est plus accessible à la persuasion que l'ouïe; pourtant des récits peuvent convaincre l'ouïe elle-même si les narrateurs sont dignes de foi. Or, si la tradition des choses profitables ne s'altérait point, si la graine du mensonge ne se mêlait pas à la vérité, il serait superflu d'écrire : à l'édification suffirait cette vérité, semée d'âge en âge dans les oreilles des générations successives. Mais, puisque le temps la corrompt, soit par l'effet de l'oubli, soit par celui de la fraude, j'ai jugé nécessaire de composer cet ouvrage, craignant que les années n'effacent la mémoire d'un si saint homme, je veux dire le vénérable Porphyre. Aussi bien, le rappel de ses exploits est, pour ceux qui les entendent rapporter, un remède salutaire.

Et, tandis que poètes, faiseurs de tragédies, et autres écrivains de cette sorte, dépensent leurs paroles pour exciter le rire et débiter des contes de vieilles femme', quelle inconvenance serait la nôtre, si nous laissons tomber dans l'oubli des hommes saints et mémorables ! Et comme je serais justement condamné, si je ne mettais par écrit la vie d'un personnage si agréable à Dieu, la vie, véritable maîtresse de philosophie, de celui dont le zèle prit pour modèle le régime du ciel ! Il nous faut donc relater ses guerres et ses luttes, non seulement contre les chefs et les champions de l'idolomanie, mais contre un peuple entier, rempli de toute sorte de démence. Il se

souvenait, en effet, des paroles du bienheureux Apôtre : *Prenez la panoplie de Dieu, afin de pouvoir résister, au jour redoutable, et rester debout après avoir tout surmonté.* C'est revêtu de cette panoplie que ledit apôtre entra dans l'arène. Mais Porphyre, qui dut combattre des ennemis aussi forts et aussi grands, Porphyre, dont la lutte fut pareille à celle de l'Apôtre, remporta une victoire égale, et dressa, au milieu même de la ville de Gaza, en guise de trophée, la sainte église du Christ récemment édifiée par lui-même. Ce n'était pas la nature humaine qui lui valait la victoire, mais son propos, qui lui attirait la grâce divine. En effet, devenu l'amant très fervent du Christ, il accepta de tout souffrir et de tout entreprendre. Ah combien cet homme subit d'assauts belliqueux de la part de ses adversaires, à combien d'embûches et d'outrages il fut exposé ! Son biographe, témoin oculaire des faits et



gestes de Porphyre, se bornera à en relater les principaux dans un style simple. Mais il est impossible d'énumérer tous les gestes d'un héros si digne d'être célébré : ils sont trop nombreux, et paraîtraient incroyables à la foule. Je me contenterai donc d'en exposer quelques-uns, que j'ai retenus pour avoir fort longtemps vécu avec lui, jouissant du commerce de cette âme bienheureuse, aujourd'hui la concitoyenne des anges, et qui doit nous inspirer une crainte sacrée. Celui qui fut doté de toutes les formes de la vertu, qui donc n'aurait point raison de le louer ? Certes, je n'ignore pas qu'aucun discours ne saurait épuiser les mérites d'un tel homme. Je n'en dois pas moins entreprendre cette tâche, fort de ses saintes prières. J'écrirai donc son éloge, mais non d'un style pompeux. Aussi bien, ce ne sont point les belles phrases qui ont accoutumé d'orner la vie des saints; c'est, bien plutôt, l'éclat de leurs œuvres qui rehausse le style lui-même. Ainsi donc, confiant, je le répète, dans les saintes prières de cet homme valeureux, j'aborde le présent ouvrage, demandant par le canal de ces prières, à notre Seigneur Jésus Christ grâce et secours, afin de pouvoir, en quelque manière, décrire la vertu du saint homme. Et je prie ceux qui liront ce livre de ne point douter de ce qui s'y trouve relaté. Car j'ai été le témoin oculaire de la vertu de celui avec qui j'ai demeuré, traversé les mers et souffert des tribulations jusqu'au dernier jour de sa vie d'ici-bas. Qu'on me permette à présent de commencer le cours de mon récit.

Gaza est une ville de la Palestine, sur les confins de l'Égypte, non point obscure, certes, mais au contraire, très populeuse et fameuse entre les cités. Or, vers ce temps-là, l'idolomanie y florissait. C'est de cette ville que Porphyre, le héros célébré par nous, devint le pontife. Il avait pour patrie céleste cette Jérusalem, où il acquit, d'ailleurs, le droit de cité; pour patrie terrestre, Thessalonique. Il était de naissance illustre. Un désir divin le saisit de quitter son pays, sa noble race, ses immenses richesses, et d'embrasser la vie solitaire. Il s'embarqua donc à Thessalonique, gagna l'Égypte, et sans désespérer, se hâta vers le désert de Scété, où, quelques jours plus tard, il fut jugé digne de l'habit révérend [des moines]. Il y passa cinq ans avec les saints pères; après quoi, un nouveau désir lui vint, celui d'aller faire ses dévotions aux lieux saints et vénérables de Dieu. Il s'y rendit, les vénéra; ensuite, partit pour la région du Jourdain où il vécut dans une caverne. y demeura cinq nouvelles années, endurant bien des souffrances. Mais la grande sécheresse et les rigueurs du climat le firent tomber dans une grave maladie. Se voyant en un péril extrême, il invita, suivant la dispensation de Dieu, l'un de ses familiers à le ramener dans Jérusalem. Le mal était une cirrhose du foie, accompagnée d'une fièvre très légère, mais continue. Or, cependant que ce mal persistait, et qu'incessamment il lui tourmentait les entrailles, cependant que son corps fondait en quelque sorte, il ne laissait pas de parcourir quotidiennement les saints.

En ce temps-là il advint que, moi aussi, j'arrivai d'Asie pour vénérer les saints lieux. J'y restai longtemps, vivant de mon métier; j'exerçais, en effet, l'art de calligraphe. Voyant le saint homme se rendre continuellement à la sainte Résurrection du Christ et aux autres oratoires, j'admirais que, dans un pareil état de faiblesse, il n'hésitât point à s'imposer de telles fatigues. Un jour donc, l'ayant rencontré, sur les marches du Martyrium édifié par le bienheureux empereur Constantin, incapable d'avancer le pied, je lui offris mon bras, et le priai de s'y appuyer pour gravir les degrés. Mais il refusa en disant : «Il n'est pas juste que moi, qui viens ici demander le pardon de mes péchés, je m'appuie sur le bras d'un autre. Laisse, mon frère, laisse Dieu contempler ma peine, afin que, dans son ineffable miséricorde, il me prenne, moi aussi, en pitié !» Il allait donc, écoutant les paroles sacrées, prêtant l'oreille aux docteurs, participant chaque fois à la sainte table; puis, il rentrait au logis. On voyait bien quelle vie il menait ! Sa souffrance, il la méprisait à un tel point qu'on eût cru que ce n'était pas dans son corps, mais dans un corps étranger qu'il avait son mal; aussi bien, l'espoir en Dieu l'en soulageait.

Une seule chose l'affligeait et le rongait : c'est que sa fortune demeurât, et n'eut pas été, selon les préceptes de l'Évangile, vendue et distribuée aux pauvres. Or, voici la cause de cet empêchement : ses frères étaient encore dans l'enfance lorsqu'il

quitta sa patrie. Donc, comme cette pensée l'importunait, il me pria, moi qui étais devenu son familier – à cause de sa maladie, je m'étais fait son serviteur – de m'embarquer pour Thessalonique, et de partager sa fortune avec ses frères. Il me donna procuration et me congédia, après m'avoir recommandé au Seigneur. Il ne me remit, pour mes dépenses, qu'une très petite somme : car il disposait alors de peu d'argent. Je descendis incontinent à Ascalon, où je trouvai un navire. Je pris la mer, et, au bout de treize jours d'une heureuse traversée nous arrivâmes à Thessalonique. J'y exhibai la procuration écrite dont j'étais porteur, et je partageai les biens de Porphyre avec ses frères. Ensuite, je leur revendis, pour trois mille sous d'or la part qui m'était échue. Quant aux vêtements et à l'argenterie, je les pris avec moi, plus quatorze cents pièces d'or. Et, ayant réalisé en trois mois toute cette fortune, je me rembarquai, et j'arrivai, en douze jours, au port d'Ascalon. Là, je louai des bêtes de somme, je les chargeai et je montai vers la ville sainte. Le bienheureux, dès qu'il me vit, m'embrassa, tout joyeux, et tout en larmes : la joie aussi fait pleurer. Moi, je ne le reconnus point, tant son corps avait repris de force, et son visage, de couleur. Je roulais de grands yeux, et ne cessais point de le regarder.

Il s'en aperçut, sourit et me dit d'un air enjoué : «Ne t'étonne pas, frère Marc, en me voyant bien portant et plein de force. Apprends la cause de ma guérison : tu admireras alors l'ineffable miséricorde du Christ, et avec quelle facilité il rétablit les situations dont les hommes désespèrent». Je le priai de me dire la cause de sa guérison, et comment il s'était débarrassé d'une si grave maladie. Il me répondit : «Voici quarante jours environ, comme j'assistais à la vigile du saint dimanche, je fus pris d'une indicible douleur au foie. Incapable de la supporter, je m'en alla m'étendre auprès du saint Calvaire. Là, par l'effet de l'excessive souffrance, j'eus une sorte d'extase. Je vis le Sauveur cloué sur la croix, et l'un des larrons attaché près de lui sur une autre croix. Et je me mis à crier, et à dire la parole du larron : *Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume*. Et le Sauveur, en réponse, dit au larron suspendu sur sa croix : «Descends de ta croix, et sauve cet homme couche-là, ainsi que tu fus sauvé toi-même». Et le larron, descendant de sa croix, me prit dans ses bras, me baisa et, me tendant sa droite, me releva et dit : «Viens auprès du Sauveur». Aussitôt, je me lève je cours vers Lui : je le vois, descendu de sa croix, qui me dit : «Prends ce bois et garde-le.» Et, sitôt que prenant ce même précieux bois, je m'en fus chargé, je sorti de mon extase et le revins à moi. Depuis ce moment, je n'ai plus éprouvé de souffrance; je ne sens même plus l'endroit de mon mal.»

A ce récit, débordant d'admiration, je glorifiai Dieu, qui toujours fait merci à ceux qui l'invoquent, surtout à ceux qui le supplient avec candeur et sincérité. Depuis lors, je fus édifié bien davantage encore sur le compte de cet homme, car je le considérais comme un véritable serviteur de Dieu. Et, après lui avoir remis tout ce que j'apportais avec moi, je demeurai auprès de lui à le servir, et à profiter de son commerce spirituel. Ah ! c'était en vérité un homme sans reproche ! Très doux et charitable, il possédait par surcroît le don d'interpréter les saintes Écritures, et savait, aussi bien que quiconque, en résoudre les difficultés, sans être pour cela étranger à la culture profane. Il affrontait et confondait les infidèles et les mécréants. Il était l'ami des pauvres. Il était compatissant. Il avait les larmes toutes prêtes. Il vénérât les vieillards comme des pères, les jeunes gens comme ses frères, les enfants comme ses enfants. Il était doux et humble de caractère et de langage, non par feinte, mais en vérité : aussi bien, il n'y avait en lui nulle dissimulation. Il était continent au point d'atteindre à l'impassibilité parfaite, sans emportement, sans rancune, ne laissant pas le soleil se coucher sur sa colère, ayant mortifié toutes les passions, sauf l'ire qu'il tournait contre les ennemis de la foi.

Or donc, lorsque le saint eut reçu de mes mains l'argent, et les autres choses que j'avais rapportées, il revendit les vêtements, transforma la majeure partie de l'argenterie en vases sacrés, distribua en peu de temps le reste aux pauvres, non seulement à ceux de la ville sainte, mais encore à ceux d'autres villes, villages et monastères, surtout des monastères d'Égypte, qui étaient fort misérables. Mais il n'oublia pas les étrangers séjournant à Jérusalem, pour lesquels il fut un nouvel

Abraham. Aussi dispersa-t-il, en très peu de temps, toute sa fortune, à telles enseignes que la nourriture journalière vint à lui manquer. Il s'adonna donc au métier de cordonnier, lavant les peaux, les cousant, imitant, en tout, le divin apôtre qui refusa de manger d'un pain gratuit. Bien qu'il eût pu vivre d'un autre métier, il voulut, en toutes choses, se montrer l'imitateur de cet illustre apôtre, dans les tribulations, les fatigues, les persécutions, les périls de mer et les émeutes des gentils. Moi, je le conjurai de vivre avec moi et de partager mes ressources : mon métier, en effet, me nourrissait, et au delà. Mais il n'y voulut jamais consentir, et s'en allait répétant : *Nous n'avons rien apporté en ce monde; nous n'en pouvons rien emporter.* Il disait encore : *Si quelqu'un ne travaille point, qu'il ne mange pas non plus !* Et moi, je m'enhardis à lui dire : «Pourquoi donc, lorsque tu étais riche, ne travaillais-tu pas, et ne me permettait-tu pas à moi-même de travailler ?» Il me répondit : «Mon travail d'autrefois valait mieux, beaucoup mieux que mon travail d'à présent. Mon travail d'aujourd'hui entretient une ou deux personnes; celui de naguère en nourrissait des milliers. Et non seulement il nourrissait cette foule de gens, mais encore il procurait à mon âme le pain spirituel.»

Les choses en étaient là, lorsque Praylios, l'évêque des saints lieux, ayant ouï le nom et la conduite de Porphyre, le manda et lui conféra, non sans lui faire violence, l'ordre de la prêtrise, en lui commettant la garde du bois précieux de la Croix. Alors nous apprîmes que sa vision extatique s'était réalisée, cette vision qu'il avait eue du Seigneur sur sa croix, du larron près de Lui, et du Seigneur lui disant : «Prends, garde pour moi ce Bois !» Le bienheureux Porphyre, lorsqu'il fut élevé à la prêtrise, était âgé de quarante-cinq ans environ. Une fois revêtu de cette dignité, il ne changea point son genre de vie, mais persista dans les macérations ascétiques, les jeunes et les veilles. Sa nourriture se composait de pain bis et de plantes potagères : et encore ne goûtait-il à ces aliments qu'après le coucher de soleil. Les jours de fête seulement, il mangeait à la sixième heure, usant en outre d'huile, de fromage et de légumes secs trempés. Il prenait aussi une coupe de vin mélangé d'eau, et cela à cause du mauvais état de ses entrailles. Il continua d'observer ce régime et cette règle tout le temps de sa vie.

Trois ans après sa consécration, il arriva que l'évêque de la susdite ville de Gaza quitta la vie. C'était un certain Enée, qui avait occupé fort peu de temps l'épiscopat. Avant Enée, il y eut Irénion, qui, lui aussi, est devenu concitoyen des Puissances angéliques : mais il est impossible d'en faire l'éloge en passant; il faudrait un ouvrage spécial pour raconter la vie de cet illustre Irénion, et nous laisserons ce soin à d'autres écrivains, exactement informés de ses gestes.

Bref, lorsque le saint homme se fut endormi dans le Seigneur, les chrétiens qui pour lors étaient peu nombreux – on eût pu les compter aisément – s'assemblèrent avec le clergé et délibérèrent conjointement pendant plusieurs jours pour savoir à qui confier l'épiscopat. Mais ils n'aboutirent à rien, car la rivalité s'était mise parmi eux. Les uns voulaient un membre du clergé, les autres souhaitaient quelqu'un des laïcs. A vrai dire, il se trouvait, et parmi les clercs, et parmi les laïcs, des hommes qu'ornait la pureté de leur vie. La confusion était grande et rien ne se faisait. A la fin l'on décida, de commun accord, que cinq clercs, et autant de laïcs distingués, iraient trouver le prélat métropolitain, et lui demanderaient, pour évêque, celui que lui révélerait l'Esprit saint.

Or, celui qui, en ce temps-là, était chargé des fonctions archiépiscopales était Jean, homme estimé, lui aussi, orné de toutes les vertus. Lors donc que les habitants de Gaza se présentèrent à lui, ils le prièrent de leur donner un pasteur capable, en paroles et en actions, de tenir tête aux idolâtres. L'archevêque, leur requête entendue, ordonna aussitôt un jeûne. Trois jours après, le Seigneur lui fit une révélation au sujet de l'illustre Porphyre. Là-dessus, écrivit une lettre au susdit saint Praylios, évêque de l'invitant à lui envoyer saint Porphyre, pour une question touchant l'Ecriture, qui devait être résolue par lui, car le saint homme savait éclaircir tout ce qui, dans la sainte Ecriture, passait pour difficile. Et l'ami de Dieu Praylios, se fiant à la lettre du bienheureux Jean, donna congé à Porphyre, tout en lui recommandant de ne point tarder plus de sept jours.

Le bienheureux Porphyre, de son côté, ayant ouï la teneur de la missive du très pieux Jean, se troubla d'abord, et dit ensuite : «Que la volonté de Dieu soit faite !» Le soir là, il m'appelle et me dit : «Frère Marc, allons vénérer les saints lieux et la précieuse Croix : car il se passera beaucoup de temps avant que nous puissions les vénérer de nouveau.» Et je lui dis : «Pourquoi parles-tu ainsi, ô mon père ?» Il me répondit : «La nuit dernière, j'ai vu le Sauveur. Il me disait : «Restitue-moi le dépôt que je t'ai confié. Car je veux t'unir à une femme, humble il est vrai, mais d'honnêtes manières. Prends-là, et pare là de telle guis qu'elle oublie tout à fait sa pauvreté première. Si humble qu'elle soit, en effet, elle ne m'est pas étrangère : elle est ma soeur germaine. Mais prends garde, une fois marié et chargé du soin d'une maison, de ne point amasser des richesses provenant de l'injustice, de la violence ou de l'illégalité. Car tu m'auras irrité, tout en fâchant ton épouse elle-même : a elle non plus, ces choses n'agrément point. Aie seulement la bonne volonté, et tout te sera départi d'ou tu ne l'attends point !» Voilà ce que le Seigneur Christ m'a déclaré la dernière nuit, et j'ai peur qu'en voulant expier mes péchés, je n'expie aussi ceux de beaucoup d'autres. Cependant, il n'est point permis de contredire à la volonté de Dieu...»

Cela dit, il se mit en route, et moi avec lui. Et, après avoir vénéré les saints lieux et la précieuse Croix, après avoir abondamment prié et pleuré, il déposa la Croix dans son écrin d'or, l'y serra, sortit, se rendit auprès du bienheureux évêque Praylios, et lui fit remise des clés. L'évêque fit oraison, le recommandant à Dieu; et Porphyre le quitta. Rentrés au logis, nous vaquâmes à nos préparatifs. Nous louâmes trois montures, et nous nous mimes en chemin, munis de notre viatique; ce viatique comportait tout ce qui était dans la maison. Nous étions cinq compagnons de route : le bienheureux lui-même, moi, deux âniers, et un autre serviteur, plus jeune nommé Barochas, que le saint, quelque temps auparavant, avait trouvé étendu en pleine rue, dans le plus extrême péril. Il l'avait recueilli, et à grand'peine, avec l'aide du Christ, avait réussi à lui rendre la santé. Depuis lors, cet homme demeura auprès de lui, le servant avec moi. J'aurai l'occasion, au cours de ce récit, de retracer les faits et gestes du pieux Barochas. Nous cheminâmes pendant toute la journée, et le lendemain, nous parvînmes à Césarée. Le bruit de notre arrivée se répandit dans toute la ville, car le bienheureux était célèbre pour sa vie irréprochable et davantage encore pour son amour des pauvres. Nous descendîmes à l'hôtellerie de l'endroit, car la nuit était venue...

Le bienheureux archevêque Jean, à peine informé de notre arrivée, accourut nous voir. Après le baiser mutuel et la prière, tous deux s'assirent un moment. Et l'archevêque dit à Porphyre : «Lève-toi, mon frère, pour l'amour du ciel, et viens dîner avec moi; tout à l'heure, nous nous relèverons, pour la vigile du saint dimanche.» Il faut savoir que nous étions arrivés en ville un samedi soir. Mais le bienheureux Porphyre pria l'archevêque de l'excuser ce soir-là, à cause de la fatigue du voyage. «Après mon premier sommeil, disait-il, je me relèverai pour la vigile». L'archevêque n'y ayant point consenti, force fut au bienheureux de l'accompagner. Il me prit avec lui, laissant le frère Barochas à l'auberge près des effets. Sur les instances de l'archevêque nous dinâmes. Après une longue conversation spirituelle et un bref sommeil, nous nous relevâmes pour la vigile.

Or, cette nuit-là, le bienheureux Jean avait appelé les habitants de Gaza et leur avait dit : «Tenez-vous prêts à partir : c'est aujourd'hui, en effet, que vous recevrez votre hiérarque, l'homme que le Seigneur a désigné, un prêtre irréprochable, aimé de Dieu, plein d'une foi ardente.» Et, à l'aube, les Gazéens s'emparèrent du bienheureux et l'éluèrent évêque de Gaza. Il pleura abondamment. Il n'y avait point de terme à ses larmes. Il allait répétant qu'il était indigne de ce sacerdoce. C'est à grand-peine que les consolations des Gazéens et des autres chrétiens qui se trouvaient là parvinrent à le calmer. Après la sainte liturgie du dimanche, l'archevêque nous invita derechef à manger avec lui.

Il nous recommanda de partir au plus vite, et, le surlendemain, nous nous mettions en route. Nous couchâmes la première nuit à Diospolis. Et le lendemain, très

tard dans la soirée, nous entrâmes dans Gaza, après beaucoup de fatigues et de vexations; pour les vexations, en voici la cause. Non loin de Gaza, il y a, le long de la route, des villages qui appartiennent à l'idolâtrie. Or, sur un mot d'ordre, les habitants de ces bourgades avaient couvert toute la route d'épines et de pieux, au point d'empêcher le passage. Ils y avaient répandu également des immondices, et brûlé des matières fétides, à telles enseignes que nous fumes presque suffoqués par l'odeur infecte, et que nous craignîmes pour notre vue. Sauvés à grand-peine, nous arrivâmes en ville vers la troisième heure de la nuit. Ce sont les assauts du démon qui avaient suscité au bienheureux ces traverses. Mais il ne s'en inquiéta pas. Il avait reconnu, en effet, les embuches du diable qui voulait empêcher le juste de pénétrer dans la ville.

Nous descendîmes à l'évêché que l'évêque saint Irénion, déjà nommé, avait construit avec la sainte église appelée Irène (c'est-à-dire La Paix). Pour ce nom, on l'explique de deux manières. Les gens de Gaza prétendent que, lorsque la ville fut prise par Alexandre de Macédoine, le combat, par quelque conjoncture, finit en cet endroit, et que c'est depuis lors que le lieu s'appelle La Paix. Or, le bienheureux ayant trouvé l'endroit en vénération chez les Gazéens, y bâtit son église. Soit pour la raison que j'ai dite, soit à cause du nom de son fondateur, on continue, jusqu'aujourd'hui, à l'appeler Irène. C'est donc là, dans le tout petit évêché construit par Irénion, que nous nous logeâmes.

Cette année-là, il y eut une sécheresse. Tous ceux de la ville l'attribuèrent à l'arrivée du bienheureux, disant: «Marnas nous a fait connaître, par un oracle, que Porphyre a le mauvais œil». Or, comme Dieu continua à ne point donner de pluie pendant tout leur premier mois, qu'ils appellent Dios, puis encore durant le second de leur année, qu'ils nomment Apellaeos, tous s'affligeaient. Et les tenants de la fureur des idoles, rassemblés au Marneion, faisaient force sacrifices et prières, voici pourquoi : ils prétendent que Marnas est le seigneur de la pluie, et que Marras n'est autre que Zeus. Or donc, après avoir, sept jours entiers, constamment chanté des hymnes et fait des processions hors ville, jusqu'à l'endroit qu'ils appellent Lieu de Prière, découragés, ils retournèrent à leurs occupations sans avoir obtenu aucun résultat. Là- dessus, les chrétiens, à leur tour, s'étant tous réunis, hommes, femmes et enfants, au nombre de deux cent quatre-vingts, supplièrent le bienheureux Porphyre de sortir avec eux pour faire oraison, et d'implorer le ciel de leur envoyer de la pluie : aussi bien, déjà la famine régnait. Ils insistèrent d'autant plus que les païens attribuaient la sécheresse à l'arrivée du saint.

Le saint homme, se laissant persuader, ordonna un jeûne; puis, il commanda à tout le monde de se rassembler dès le soir dans la sainte église, pour y célébrer une veillée sacrée. Nous fîmes, durant toute cette nuit, trente prières, et autant de genuflexions, sans parler des chœurs et des lectures. Au matin, avec le signe de la vénérable croix, que nous avons mis à notre tête, nous sortîmes au chant des hymnes, et nous allâmes à la vieille Église, à l'occident de la ville : c'est une église bâtie, dit-on, par le très saint et très bienheureux évêque Asclépas, qui subit beaucoup de persécutions pour la foi orthodoxe, et dont la vie et les œuvres sont inscrites au paradis des délices. Or donc, parvenus à la susdite église, nous y fîmes le même nombre de prières, puis nous allâmes au saint tombeau du glorieux martyr Timothée, où sont déposées pareillement d'autres précieuses reliques, celles du martyr Major et de Théé qui confessa la foi. Nous fîmes, là encore, le même nombre de prières et de genuflexions. Puis nous retournâmes vers la ville, en faisant, pendant la route, trois prières et trois genuflexions. Arrivés devant la porte, nous la trouvâmes close; c'était alors la neuvième heure. Les partisans de l'idolâtrie, voulant disperser le peuple, avaient fermé cette porte pour nous empêcher d'accomplir jusqu'au bout notre procession. Nous restâmes deux heures devant la porte, sans que personne ne nous ouvrit. A la fin, Dieu, voyant la patience du peuple, les gémissements, les pleurs indicibles de tous et singulièrement du saint évêque, Dieu, dis-je, ému comme aux jours du grand prophète Élie, déchaîna un vent du midi, le ciel se couvrit de nuages, il commença à éclairer et à tonner juste à l'instant où le soleil se couchait, une pluie abondante tomba : on eut dit que ce n'étaient point des gouttes d'eau, mais des

grêlons qui descendaient du ciel. Quant à nous, nous étions si joyeux que c'est à peine si nous sentions l'averse. Car nous nous tenions mutuellement embrassés.

Quelques-uns des païens, à la vue des miracles que Dieu avait faits pour nous, crurent en lui, ouvrirent la porte et se mêlèrent à nous en criant : «Seul le Christ est Dieu, lui seul a vaincu»! Ils s'assemblèrent avec nous dans la sainte église. Ensuite le bienheureux les congédia en paix, après les avoir marqués du sceau de la croix. Ils étaient au nombre de cent-vingt-sept : septante-huit hommes, trente-cinq femmes, quatorze enfants, dont cinq filles. Pour nous, lorsque nous eûmes célébré la parfaite Eucharistie, nous partîmes, chacun vers sa demeure, en joie et en paix. Une telle quantité de pluie tomba cette nuit-là et le jour suivant que tous redoutaient de voir les maisons s'écrouler : la plupart des demeures, en effet, étaient bâties en briques crues... Et notre Seigneur Jésus Christ continua de faire pleuvoir sans interruption depuis le huitième du mois d'Audynaëos jusqu'au dixième jour de ce même mois. Leur mois d'Audynaëos correspond au mois de janvier des Romains. Mais les mois des Gazéens sont en avance de cinq jours sur ceux des Romains. C'est ainsi que, le onzième jour de ce mois d'Audynaëos, nous célébrâmes la Théophanie de notre Seigneur Jésus Christ avec des hymnes de joie et des actions de grâces pour tout ce dont nous étions redevables à sa bonté. Cette même année, outre les cent vingt-sept, trente-cinq autres convertis vinrent grossir le troupeau du Christ. Mais les partisans de l'idolomanie ne cessèrent pas de tendre des embûches au bienheureux et aux autres chrétiens. Dès qu'ils mettaient la main sur un magistrat païen, ils le subornaient à prix d'argent, ou l'induisaient par le moyen de leur impie religion, à maltraiter les chrétiens, ce dont le bienheureux s'affligeait singulièrement. Et constamment, de jour comme de nuit, il suppliait le Dieu bon de les ramener, du sein de l'erreur, à la connaissance de sa vérité.

Mais puisque tout à l'heure j'ai fait mention du bienheureux Barochas, je conterai à présent la suite de son histoire. Barochas était un homme, s'il en fut, brûlant de zèle pour la cause de Dieu. Il endura bien des maux de la part des idolâtres. Il était allé, certain jour, percevoir un revenu dû à l'église, dans un village proche de la ville. Or, celui qui devait cette somme était un païen. Mis en demeure de s'acquitter, le paysan voulut traîner le paiement en longueur, ce que le pieux Barochas ne put admettre. A cette occasion, une querelle naquit entre eux. L'impie appela à la rescousse d'autres paysans du même village, païens comme lui, et tous ensemble se mirent à frapper à coups de bâton le bienheureux Barochas. Puis, ils l'emportèrent à demi-mort et le jetèrent dans un lieu désert, en dehors du village, où il resta étendu sans voix et sans connaissance. Le lendemain, par la miséricorde divine, le diacre Corneille, avec deux autres chrétiens, passa en cet endroit. Ils y trouvèrent le pieux Barochas, le reconnurent, l'emportèrent, et le ramenèrent en ville.

Les païens, voyant qu'on le portait ainsi, et croyant que c'était un mort, entrèrent en fureur : car, d'après leur croyance, introduire un mort dans la ville était la souiller. Les voilà qui arrachent Barochas des épaules de ceux qui le portaient, et qui commencent à rouer de coups le diacre Corneille, aimé de Dieu, et les deux chrétiens. Ils attachent une corde au pied du bienheureux Barochas et se mettent à le traîner. Sur ces entrefaites, quelques-uns des frères avertissent le bienheureux évêque. Celui-ci, tout troublé, m'interpelle, moi et trois autres frères qui nous trouvions auprès de lui, et nous dit : «Courage, mes frères, courez. Car l'instant du martyre est arrivé.» Or, lorsque nous fumes sur les lieux où l'on avait lié le bienheureux, il s'y fit un grand concours de peuple. Les uns insultaient le saint évêque; d'autres, voyant sa patience, et comment, en dépit des injures, loin de se mettre en colère, il exhortait un chacun à ne point souiller, ni outrager un corps dont le nôtre partage la destinée, d'autres, dis-je, embrassaient notre parti. Et voilà qu'entre eux, ils en viennent aux coups. Pour nous, témoins de cette grande confusion, nous nous retirâmes, emportant le pieux Barochas, dans la sainte église.

Nous nous aperçûmes alors qu'il respirait encore, et nous lui prodiguâmes nos soins. On pria pour lui, sans interruption, dans la soirée et la nuit. Car tous les frères s'étaient rassemblés. Quant au saint évêque, il ne cessait de verser des larmes, et de

supplier Dieu pour lui, car il connaissait la qualité de son zèle pour la cause de Dieu. Dieu, voyant les larmes du saint prêtre, oyant les prières du peuple – qui considérait, en effet, Barochas comme un autre Phinées en lutte contre les idolâtres – Dieu hâta pour lui l'effet de sa miséricorde. Cette nuit même, le malade ouvrit les yeux, se mit à parler, demanda à boire... Moi, qui étais assis à ses côtés, je courus mander la chose au bienheureux évêque. Dans ma grande joie, j'oubliai de lui donner à boire. C'est ce qui arriva à la servante du bienheureux apôtre Pierre, laquelle, ayant ouï la voix du saint, fut transportée d'allégresse et n'ouvrit point la porte, mais laissa son maître attendre dehors, pour aller d'abord l'annoncer à ceux de la maison ! Donc, il m'advint, à moi aussi, aventure pareille. Et le bienheureux évêque, apprenant la nouvelle, ne se laissa pas vaincre par l'émotion, mais demeura appliqué à la prière. Nous, voyant la force de son âme inflexible, nous nous retirâmes, le laissant seul : je parle pour moi et pour le saint diacre Corneille. Car avec moi, Corneille veillait auprès du bienheureux Barochas. Lorsque le très saint évêque eut terminé ses prières et tout l'office divin, alors seulement il vint s'asseoir auprès de nous, et demanda au pieux Barochas ce qui lui était arrivé depuis le principe. Et Barochas nous raconta toute son histoire.

Nous étions toujours à l'écouter quand le jour parut : et voici venir le défenseur du peuple avec les irénarques et les deux principaux, Timothée et Épiphane, accompagnés d'une masse de gens. Ils se mirent à crier contre nous et à faire du tumulte en disant : «Pourquoi avez-vous introduit un cadavre dans la ville, alors que les lois de nos ancêtres le défendent ?» En même temps, ils injuriaient en paroles le bienheureux évêque. Au bruit du tumulte, nous sortîmes. Dès qu'ils nous virent, ils commencèrent à nous frapper, le pieux diacre Corneille et moi-même. Comme nous protestions, et faisons appel aux gens de police, le très pieux évêque nous ferma la bouche, priant et conjurant un chacun de ne point s'irriter ainsi sans raison. Quant aux impies, plus on essayait de les calmer, plus ils faisaient rage, et plus ils insultaient le saint homme. Et, comme le tumulte persistait, l'ami de Dieu Barochas retrouve des forces, et, rempli d'un zèle divin, se lève, saisit un gourdin, et commence à frapper ceux qui se trouvaient à côté de lui. Tous sont saisis de terreur Et voici que, dans leur fuite, ils tombent les uns sur les autres. Lui continua à les poursuivre jusqu'à l'édifice qui était alors le Marneion. Et nous voyons revenir, couronné d'une grande victoire, notre nouveau Samson, qui avait abattu, comme lui, mille Philistins. Depuis ce temps-là, on le comprend, les idolâtres en eurent une grande peur, et ne pouvaient même plus entendre son nom. Quelque temps après, le pieux Barochas et moi, nous obtînmes le diaconat, moi quoique très indigne, lui très digne au contraire de ce juste honneur.

Or, saint Porphyre voyant les idolâtres faire quotidiennement les choses défendues, résolut de m'envoyer à Byzance pour y solliciter des empereurs la suppression des temples des idoles. Car à Gaza, ils fonctionnaient toujours, surtout le temple appelé Marneion. Il rédigea une lettre pour le très saint et bienheureux évêque Jean, alors évêque de Constantinople, dont tous célèbrent la gloire et font l'éloge; il veilla à mon embarquement; vingt jours plus tard, nous étions arrivés. En remettant la lettre au bienheureux Jean, je lui fis un rapport verbal sur toute l'affaire. Là-dessus il demanda audience au cubiculaire Eutropios, alors très puissant auprès de l'empereur Arcadius, donna lecture de la lettre du bienheureux évêque, et le pria d'agir conformément à cette missive. Le bienheureux Jean revint de chez Eutropios, muni d'encouragements, et me dit : «Sois tranquille, mon enfant, car j'espère dans le Seigneur Jésus Christ qu'il fera merci, suivant sa coutume.»

Je ne cessais pas, moi, de lui rappeler l'affaire, tous les jours, et lui, de son côté, envoyait sans cesse chez Eutropios et le sollicitait. Aussi, sept jours plus tard, est publiée une lettre impériale ordonnant que les temples de Gaza soient fermés et qu'on mette fin à leurs cérémonies : et un certain Hilarios, subadjuva du magister officiorum, est chargé de l'exécution de cet ordre.

Pour moi, trois jours après, je quittais Byzance; et dix jours plus tard, j'arrivais dans la ville de Gaza, devant de sept jours Hilarios. Je trouvai saint Porphyre malade. Mais lorsque je lui eus remis la réponse du bienheureux Jean, évêque de

Constantinople, et que je lui en eus fait lecture, il devint tout joyeux, et il guérit, délivré de sa fièvre. C'était, disait-il, la grande peine causée par les idolâtres qui lui avait donné cette maladie. Sept jours après arrive le susdit Hilarios, accompagné de deux commentarienses de l'office du consulaire de Palestine, quantité d'auxiliaires d'Azot et d'Ascalon, et un grand appareil officiel. Aussitôt, il fait arrêter les trois principaux de la ville; ayant reçu d'eux une caution (il les relâcha) et leur montra la lettre sacrée ordonnant de fermer les temples de Gaza sous peine de mort pour les premiers citoyens de la ville. Il détruisit toutes leurs idoles et procéda à la fermeture des temples, sauf le Marneion, qu'il laissa fonctionner clandestinement, ayant, pour cette faveur, reçu une très forte somme. Et les idolâtres recommencèrent, suivant leur coutume, à célébrer leur culte illicite.

Mais voici qu'un autre miracle se produisit, qui fit à beaucoup reconnaître la vérité. Car Dieu, en sa miséricorde, saisit toutes les occasions pour ramener la race des hommes à sa lumière intelligible. Il s'était passé les faits suivants. Une femme illustre de la ville, du nom d'Aelias, était sur le point d'enfanter. Elle se vit soudain en grand péril, je vais dire pour quelle raison. Son enfant ne venait plus normalement, et s'était dévié dans une position anormale; mais une main dépassait, mais le reste du corps ne pouvait pas descendre. Il était, en effet, placé de travers dans le ventre, et les sages-femmes n'étaient pas capables de le ramener dans la position physiologique. Or, la femme souffrait indiciblement, car les douleurs, à intervalles réguliers, poussaient en avant l'enfant. Les souffrances s'accroissaient de plus en plus, devenant pires le second jour, et plus fortes encore le troisième; et le mal augmentant toujours, les douleurs se prolongèrent sept jours entiers. Enfin les médecins, qui avaient songé à pratiquer l'opération césarienne, voyant ses forces l'abandonner, la déclarèrent condamnée. Or ses parents et son 20 époux, adonnés comme ils l'étaient à la superstition, faisaient quotidiennement un sacrifice pour elle, et lui amenaient des enchanteurs et des devins : ils croyaient ainsi lui être utiles, et n'aboutissaient à rien.

Elle avait une nourrice fidèle, qui, affligée à l'extrême, faisait pour sa maîtresse des prières dans les oratoires. Un jour donc, tandis qu'elle priait dans l'église en répandant des larmes, le bienheureux Porphyre entra vers la neuvième heure, et moi avec lui. Il vit la vieille accablée de douleur, et priant Dieu avec larmes; il s'arrêta, et lui en demanda la raison. Elle, le voyant, tomba à ses pieds, le conjurant de prier le Christ pour elle. Le saint, apprenant la cause du chagrin de cette femme, se mit à pleurer lui-même : car il était compatissant à l'excès. Il dit à la nourrice : «J'entends dire de cette maison qu'elle est toute pleine d'idoles, et qu'elle peut difficilement être sauvée; mais à Dieu, tout est possible. Il sait trouver l'occasion de sauver ceux qui sont en perdition. Va donc, et rassemble toute la parenté, le père, la mère, le mari, et dis-leur : «Il y a ici un excellent médecin qui peut la sauver. S'il la tire de ce péril, que lui donnez-vous ?» Il est sûr qu'ils te promettent beaucoup. Dis-leur encore ceci : «S'il la guérit, donnez-moi d'avance votre parole que vous ne le quitterez pas pour un autre médecin. Fais-leur à tous lever les mains au ciel, et donner leur parole qu'ils accompliront tout ce qu'ils ont promis. Et, lorsqu'ils auront fait cela, dis à la femme en couches, en présence de tous : Jésus Christ, le Fils de Dieu vivant, va te guérir. Crois en lui, et tu vivras !»

La vieille, ayant oui la parole du bienheureux évêque, et ayant été par lui recommandée à Dieu, courut à la maison. Elle y trouva tout le monde en pleurs, et la femme à toute extrémité. Elle exhorta ses parents et son époux à ne point perdre courage, et leur dit : «Un excellent médecin m'a envoyé auprès de vous : il faut que vous me donniez votre parole que, si cette femme est guérie, vous ne le renierez pas.» Les parents et l'époux répondirent : «S'il veut prendre toute notre fortune, nous ne balancerons pas, pourvu seulement que nous voyions notre enfant en vie !» La nourrice dit : «Levez les mains vers le ciel et donnez-moi votre parole que vous ne renierez pas le médecin.» Eux, avec empressement et tout en larmes, levèrent les mains au ciel, en disant : «Nous vous donnerons tout ce qui nous appartient : tout le temps de notre vie ! Car, quelle consolation aurons-nous si celle-ci vient à mourir !» Elle était, en effet, enfant unique et de façons charmantes, autant que femme au

monde. La nourrice, à cette réponse, s'écria à haute voix en présence de tous : «Le grand prêtre Porphyre proclame : Jésus Christ, fils du Dieu vivant, te guérira ! Crois en lui, tu vivras !» Et tout soudain, la femme, avec un grand gémissement, amena au jour l'enfant vivant.

Et tous les assistants, stupéfaits, s'écrièrent : «Grand est le Dieu des chrétiens, grand le prêtre Porphyre !» Et, le lendemain, les parents de la femme, son mari et tous les gens de la famille allèrent trouver le bienheureux, et se jetèrent à ses pieds demandant le sceau du Christ. Le bienheureux les marqua du sceau chrétien, en fit des catéchumènes et les congédia en paix, en leur recommandant de fréquenter la sainte église; ensuite il les catéchisa et, quelque temps de là, les baptisa, avec la femme et l'enfant. A celui-ci on donna le nom de Porphyre. Ceux qui furent baptisés à cause de la femme sont au nombre de soixante-quatre.

Plus les idolâtres voyaient s'accroître le nombre des chrétiens, plus ils s'exaspéraient. Ils ne leur permettaient pas d'exercer de fonctions publiques, mais les traitaient en mauvais citoyens. Le bienheureux Porphyre, voyant de nouveau toutes les injustices dont souffraient les chrétiens, et ne pouvant les supporter, voyant d'autre part les insultes auxquelles ils étaient en butte, se rendit à Césarée auprès du bienheureux archevêque Jean et le supplia – en pleurant – de lui donner congé de sa charge. Il ne pouvait plus, disait-il, tolérer les scandales commis par les Gazéens. Le bienheureux Jean, en réponse, lui recommanda la patience et de persévérer dans l'épiscopat.

Mais le bienheureux Porphyre lui répliqua : «Je te supplie, au nom de Dieu invisible et de Jésus Christ notre espérance, Jésus Christ, le Maître de toute la création, et du saint Esprit adorable et vivifiant, de ne point rester sourd à ma prière, de peur qu'on ne nous demande compte de la perte d'âmes innombrables. Mais je t'en supplie, mon père, embarquons-nous ensemble pour la Ville impériale, et allons demander aux empereurs, avec l'assentiment du Roi du ciel, la destruction des temples des idoles.» Et le bienheureux Jean lui répondit : «Mon enfant, ta prière est juste, mais la saison n'est point favorable. Car déjà, le solstice d'hiver est proche.» Et le bienheureux Porphyre répondit : «Si Dieu veut que nous vivions, et s'il désire convertir la foule de Gaza, il est capable de nous sauver, même en hiver ! Quant à toi, mon père, aie confiance dans sa miséricorde, consens à ce voyage, et tout ira bien.» Le bienheureux Jean répondit : «Que la volonté du Christ se fasse !»

Dès que le bienheureux Porphyre eut sa promesse, il m'écrivit de gagner Césarée le plus vite possible, en apportant trois volumes et quarante-trois pièces d'or, qui se trouvèrent en excédent sur le revenu de la sainte église. Moi, dès que je reçus sa lettre, je pris les livres et l'argent, et je partis immédiatement pour Césarée. J'y trouvai les saints évêques en train de se préparer au voyage. Et, deux jours après, nous nous embarquons. Nous fîmes voile le 28^e jour du mois de Gorpiaeos, selon les Romains le 23 septembre, et ayant dû à la miséricorde du Christ une heureuse traversée, nous abordâmes, dix jours après, l'île de Rhodes.

Il y avait alors à Rhodes un certain Procope qui vivait en solitaire dans les régions écartées de l'île. Il compte, à présent, au nombre des anges : car voilà cinq ans qu'il s'est endormi dans le Seigneur, après une vie irréprochable passée dans les jeunes, les veilles, et une absolue pauvreté, possédait encore le don de prophétie, et celui de chasser les démons. Arrivés à Rhodes, comme je l'ai dit, nous entendîmes parler du genre de vie de ce saint homme; et nous jugeâmes nécessaire de ne point passer outre, mais de profiter de son commerce angélique. Nous demandâmes où il demeurait, et nous allâmes vers lui, longeant la côte dans une petite barque. Arrivés à destination, nous frappâmes à sa porte; aussitôt, il vint nous ouvrir lui-même, bien qu'il eut un autre disciple auprès de lui.

A la vue des saints évêques il se prosterna devant eux, face contre terre, puis, se relevant, nous embrassa, moi et le pieux diacre Eusèbe, que le saint archevêque Jean avait amené avec lui. Il nous fit entrer dans l'oratoire et se tint en arrière, donnant la première place aux bienheureux évêques, et disant : «C'est à vous, prêtres, que revient la première place, et à moi, l'humble Procope, qui n'ai pas été

jugé digne de l'ordination, qu'appartient la dernière.» Alors nous reconnûmes que le très pieux Procope avait le don de clairvoyance; car c'est sans nous avoir jamais vus, sans avoir jamais entendu parler de nous, qu'il reconnut, en esprit, que les bienheureux Jean et Porphyre étaient évêques. Et c'est pourquoi il leur avait donné la primauté dans la prière. Ensuite, après la prière, nous allâmes nous asseoir; il nous tint force discours édifiants, puis nous demanda la cause de notre déplacement. Le bienheureux Porphyre lui conta toute cette affaire de Gaza. Il lui dit avec quelle fureur les Gazéens sont attachés à la cause des idoles, quels indignes traitements les chrétiens subissent de leur part; il ajouta que pour ces causes ils allaient tous deux supplier les empereurs de ruiner les temples des idoles.

A ces mots, saint Procope l'anachorète se mit à pleurer et dit : «Seigneur Jésus Christ, ramène les serviteurs, de leur erreur diabolique, à la lumière de ta foi.» Puis il dit aux très saints évêques : «Ne vous découragez pas, mes pères. Car Dieu, qui connaît l'ardeur de votre foi, saura mener à bien votre entreprise, et vous accordera ce que votre cœur désire. Mais écoutez donc les conseils que le Seigneur, à votre intention, a révélés à mon humilité. En arrivant à Byzance, allez voir tout d'abord le très saint évêque Jean; priez Dieu avec lui, et confiez-lui votre affaire. Il vous conseillera, lui aussi, selon ce que Dieu lui révélera. Il ne peut pas intervenir personnellement au Palais, parce que l'impératrice Eudoxie est fâchée contre lui. Il vous recommandera donc à Amantios, cubiculaire de l'impératrice, homme pieux et qui honore l'habit des prêtres. Celui-ci vous introduira auprès de l'impératrice, et, lorsque vous serez admis en sa présence, elle vous recevra avec bienveillance. Exposez-lui votre requête : puis, prenez congé et retirez-vous. Lors d'une seconde visite, après lui avoir rappelé l'affaire, dites-lui : «Nous espérons dans le Christ, Fils de Dieu, que si tu prends à cœur notre cause, il te donnera un enfant mâle». En entendant ces paroles, elle se réjouira vivement, car elle est enceinte, et ce mois est le neuvième de sa grossesse. Et, avec la volonté de Dieu, elle fera tout pour faire triompher votre cause.»

Quant à nous, entendant le discours du saint homme, nous ajoutâmes foi à ce qu'il disait. Recommandés par lui à Dieu, nous le quittâmes; le même jour nous reprenions la mer et dix jours plus tard nous étions à Byzance. Tout d'abord, nous primes un logis; le lendemain nous allâmes nous présenter au très saint archevêque Jean. Sachant qui nous étions, il nous reçut avec beaucoup d'honneurs et de prévenances. Il nous demanda pour quelle cause nous avions affronté la fatigue du voyage, et nous le lui contâmes. Il se souvint alors qu'un an auparavant, nous lui avions déjà fait, par lettre, la même demande. Il me reconnut et m'embrassa affectueusement. Il nous exhorta à ne point perdre courage, mais à placer notre espoir dans la miséricorde de Dieu. Il nous dit aussi : «Pour moi, je ne puis parler à l'empereur, car l'impératrice l'a indisposé contre moi, parce que je lui ai fait, à elle, des reproches au sujet d'un bien qu'elle convoitait, et dont elle s'est emparée. Personnellement, en ceci, je ne me soucie guère de son courroux, et cela m'est bien égal : car c'est à eux-mêmes qu'ils se seront fait du tort et non pas à moi; ou, si même ils causent quelque dommage à mon corps, ils n'en seront que plus utiles à mon âme. Mais laissons tout cela à la miséricorde de Dieu... Quant à votre affaire, s'il plait à Dieu, je ferai venir demain l'eunuque Amantios, castrensis de l'impératrice, très puissant auprès d'elle et un vrai serviteur de Dieu, je lui confierai la chose; avec l'aide de Dieu, il s'y emploiera avec un grand zèle.» Et nous, munis de telles promesses et de sa bénédiction, nous retournâmes à notre auberge.

Le lendemain, étant allés voir le saint, nous trouvâmes auprès de lui le cubiculaire Amantios. Il s'était effectivement occupé de notre affaire. Il avait mandé auprès de lui le cubiculaire, et l'avait instruit de ce qui nous concernait. Nous entrâmes. Amantios reconnut en nous ceux dont on lui avait parlé : il se leva, et salua les très saints évêques, en s'inclinant jusqu'à terre. Eux, de leur côté, apprenant qui il était, le prirent dans leurs bras, et lui donnèrent l'accolade. D'ailleurs, le très saint évêque Jean les invita à informer eux-mêmes, verbalement, de leur affaire, le cubiculaire Amantios. Et saint Porphyre lui raconta tout ce qui concernait les idolâtres,

avec quelle audace ils célèbrent leur culte illicite, et comment ils oppriment les chrétiens. En nous entendant, Amantios pleurait. Rempli d'un zèle divin, il leur déclara : «Ne vous découragez pas, mes pères, le Seigneur Christ saura défendre sa religion. Priez donc vous-mêmes; je parlerai à l'Augusta; et j'espère dans le Dieu de l'univers qu'il fera merci suivant son usage. Je vous introduirai, d'ailleurs demain, auprès de Sa Majesté, et vous l'informerez verbalement de tout ce qu'il vous plaira. Mais vous la trouverez préalablement informée par mes soins.» Là-dessus, il prit congé de nous et se retira. Et, de notre côté, après une longue conversation spirituelle avec le très saint archevêque Jean, nous reçûmes sa bénédiction et nous nous retirâmes à notre tour.

Le lendemain, le cubulaire Amantios nous manda, par deux huissiers, de venir au palais. Nous nous levâmes et nous nous hâtâmes de nous y rendre. Nous la trouvâmes qui nous attendait. Il prit avec lui les deux évêques et les introduisit auprès de l'Augusta Eudoxie. L'impératrice, qu'elle vit les évêques, les salua la première et leur dit : «Bénissez-moi, mes pères !» Eux, à leur tour, se prosternèrent devant elle. Elle était assise sur un lit d'or, et leur dit : «Pardonnez-nous, prêtres du Christ, à cause de la nécessité que ma grossesse m'impose. J'aurais dû, en effet aller jusqu'au portail à la rencontre de Votre Sainteté. Mais, au nom du Seigneur, priez pour moi, afin que je dépose, sans souffrance, le fruit de mes entrailles.» Et les très saints évêques, admirant sa condescendance, s'écrièrent : «Celui qui a béni la matrice de Sarah, et de Rébecca, et d'Elisabeth, bénira le fruit de tes entrailles et lui donnera vie !»

Après qu'ils eurent prononcé d'autres propos spirituels, elle leur dit : «Je sais pourquoi vous avez pris la peine de venir ici : le castrensis Amantios m'a mise au courant. Mais, si vous voulez m'informer vous-mêmes, pères, je vous en prie !...» Sur cette invitation, exposèrent qui concernait les idolâtres; comment ceux-ci commettaient impunément leurs impiétés; comment ils violentaient les chrétiens, ne leur permettant point d'exercer de fonctions publiques, ne laissant cultiver leurs champs sur lesquels, pourtant, ils paient l'impôt à Votre Majesté. L'impératrice répondit : «Mes pères, ne perdez par courage ! J'espère dans le Seigneur le Christ, le Fils de Dieu, que je persuaderai à l'empereur de faire ce qui convient à votre sainte foi, et de vous renvoyer d'ici bien consolés. Retirez-vous maintenant et réparez vos forces – car vous êtes fatigués – et priez Dieu qu'il seconde mes prières.» Ayant ainsi parlé, elle commanda qu'on apportât de l'argent, et elle en donna trois poignées à chacun des saints évêques en leur disant : «Prenez toujours ceci pour vos menues dépenses». Les évêques acceptèrent, la bénirent plusieurs fois, et sortirent. Mais, en sortant, ils distribuèrent presque toute la somme reçue de l'impératrice aux huissiers qui se tenaient près des portes, à telles enseignes qu'il ne leur resta presque plus rien....

Or, l'impératrice, dès que l'empereur vint la voir, lui exposa la requête des évêques, et lui demanda la destruction des temples des idoles à Gaza. L'Empereur, à ces paroles, se fâcha et dit : «Je sais bien que cette ville est pleine d'idoles. Mais elle est loyale à s'acquitter de ses impôts, et contribue beaucoup au trésor. Si soudainement nous terrorisons ces gens, ils s'enfuirent et nous perdrons des revenus considérables. Si tu veux, nous les «serrerons» peu à peu, en dépouillant les idolomanes de leurs dignités et des autres fonctions publiques; nous ordonnerons que leurs temples soient fermés et désaffectés. Car, gênés par toutes restrictions, ils reconnaîtront la vérité. Mais point de ces coups trop soudains qui accablent les sujets ! L'impératrice fut très peinée de ces paroles, tant elle était ardente pour la foi; elle se borna à répondre à l'empereur : «Le Seigneur viendra au secours des chrétiens ses serviteurs, que nous le voulions ou non ! Cela, c'est le pieux Amantios, le cubulaire, qui nous l'a rapporté...

Le lendemain, l'Augusta nous fit chercher. Elle salua la première les évêques, selon sa coutume, puis elle les invita à s'asseoir. Après bien des propos spirituels, elle nous dit : «J'ai parlé à l'empereur, et il s'est un peu fâché. Mais ne vous découragez pas. Car, avec la volonté de Dieu, je n'aurai de cesse que vous ne soyez comblés, et que vous ne partiez d'ici ayant atteint votre but, qui est selon Dieu. Les évêques, à

ces paroles, se prosternèrent, et notre saint Porphyre, saisi de componction, se souvenant de la parole du trois fois bienheureux Procope, l'anachorète, dit à l'impératrice : «Peine pour le Christ, ô Impératrice, et le Christ, pour ta peine, te donnera un fils que tu verras, de tes yeux, vivre et régner, et dont tu jouiras pendant de longues années.» L'Impératrice, à ces mots, fut remplie de joie : son visage devint rouge de plaisir, et une beauté nouvelle s'ajouta à la naturelle beauté de sa face, car l'extérieur révèle les émotions secrètes.

Elle dit donc aux très saints évêques : «Priez, mes pères, afin que, suivant votre prédiction, avec la volonté de Dieu, je mette au monde un enfant mâle; et s'il en est ainsi, je vous promets de faire tout ce que vous demanderez. Je ferai même, avec l'approbation du Christ, autre chose, que vous ne me demandez pas. Je bâtirai une sainte église à Gaza, au beau milieu de la cité. Allez donc en paix, et restez tranquilles, en priant constamment pour moi, afin que mon travail d'enfant soit bénin : car voici le neuvième mois, et même il touche à son terme.» Les évêques, ayant pris congé d'elle et l'avant recommandée à Dieu, sortirent du palais. Dans leur prière ils avaient demandé qu'elle mit au monde un enfant mâle; car nous avions foi dans la parole du saint Procope l'anachorète. Et, tous les jours, nous allions trouver le très saint archevêque Jean, et nous jouissions de ses saints discours plus doux que miel et que gâteau d'abeille. Et constamment, le cubulaire Amantios, d'éternelle mémoire, venait vers nous, tantôt nous apportant des messages de l'impératrice, tantôt pour converser avec nous...

Quelques jours plus tard, l'impératrice mit au monde un enfant mâle, auquel on donna le nom de Théodose, d'après son aïeul Théodose l'Espagnol qui devint, à l'empire, le collègue de Gratien. Mais le nouveau Théodose, lui, était né dans la pourpre : aussi fut-il proclamé empereur dès l'accouchement de sa mère. Il y eut grande liesse dans la cité; on envoya dans toutes les villes des messagers de la bonne nouvelle, avec des présents et des grâces. Quant à l'impératrice, dès sa délivrance, dès qu'elle se fut relevée de la chaise d'enfantement, elle nous envoya Amantios, nous faisant dire, par son intermédiaire : «Je remercie le Christ de ce que, par vos saintes prières, Dieu m'a fait présent de ce fils ! Priez donc, mes pères, et pour la vie de cet enfant, et pour moi chétive, afin que j'accomplisse ce que je vous ai promis, si le Christ y consent derechef, grâce à vos saintes prières.

Lorsque les sept jours des couches furent accomplis, elle nous manda et vint à notre rencontre à la porte de sa chambre, cette fois portant l'enfant dans la pourpre. Et elle courbait la tête, disant : «Bénissez-moi, mes pères, bénissez aussi cet enfant que le Seigneur m'a accordé par vos saintes prières.» Et elle leur tendait l'enfant, afin qu'ils le marquassent, lui aussi, du sceau sacré. Et les saints évêques les scellèrent tous deux, elle et l'enfant, du sceau du Christ; ils firent ensuite une prière. Puis l'on s'assit. Lorsqu'ils eurent prononcé bien des paroles pleines de componction, l'impératrice leur dit : «Savez-vous, mes pères, ce que j'ai délibéré au sujet de cette affaire ?» Et mon seigneur Porphyre lui répondit : «Tout ce que tu as résolu, tu l'as résolu selon Dieu. En effet, pendant cette nuit, mon humilité eut une révélation : il me sembla que nous étions à Gaza, debout dans le temple des idoles qui est là-bas et qu'on nomme Marneion, et que Ta Piété me donnait l'Évangile, en disant : *Prends et lis*. Et moi, déroulant le volume, je trouvai le passage où le Seigneur Christ dit à Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. Et toi, notre maîtresse, tu m'as répondu : *La paix avec toi, sois fort et vaillant*. Là-dessus je me suis réveillé. Et cela me persuade que le fils de Dieu secondera ton propos. Dis-nous, ô maîtresse, ce que tu as décidé.»

L'Impératrice me répondit : «S'il plaît à Dieu, dans quelques jours, l'enfant recevra le saint baptême. Allez donc, rédigez une supplique, mettez-y tout ce que vous demandez, et lorsque l'enfant reviendra du précieux baptême, remettez la supplique à celui qui le portera – je l'instruirai préalablement de ce qu'il devra faire – et j'espère dans le Fils de Dieu qu'il arrangera tout cela selon la volonté de sa miséricorde.

Nous, ayant reçu de telles assurances, nous sur elle et sur l'enfant d'abondantes bénédictions, puis nous sortîmes et nous allâmes rédiger la supplique. Nous mîmes bien des choses sur ce papier, non seulement la destruction des idoles, mais encore l'octroi de privilèges pour la sainte église et pour les chrétiens, ainsi que des revenus; car la sainte église était bien pauvre.

Les journées passèrent, et le jour vint où l'on devait baptiser le jeune empereur Théodose. Toute la ville était garnie et décorée de soieries, d'orfèvrerie, et de toute sorte d'ornements, au point que personne ne saurait décrire la splendeur de la cité; mais on pouvait voir, semblable aux flots agités, la foule des habitants, dont les vêtements de toutes formes et de toutes couleurs, chatoyaient. Dire la splendeur de ce décor n'est point de ma capacité; c'est l'affaire de ceux qui se sont exercés dans l'art des discours.

Quant à moi, j'en reviens à mon récit véridique. Lorsque le jeune Théodose eut été baptisé, et qu'il revint de l'église au Palais, on put de nouveau contempler la foule magnifique des personnages qui s'avançaient en tête du cortège, et leurs vêtements qui jetaient des éclairs. Tous, en effet, étaient habillés de blanc, au point que cette foule avait l'air couverte de neige. En avant marchaient les patrices, les illustres et tous les dignitaires, avec les régiments de l'armée, tout ce monde ayant en main des cierges, au point que l'on eût dit des étoiles brillant sur cette terre. Près de l'enfant, que l'on portait, marchait l'empereur Arcadius lui-même, avant le visage joyeux et plus brillant encore que la pourpre dont il était revêtu. Et c'était l'un des grands qui tenait l'enfant, vêtu lui aussi d'une robe éclatante de blancheur. Nous fûmes émerveillés en voyant toute cette gloire. Et saint Porphyre nous dit : «Si les choses terrestres, qui passent si vite, ont une telle gloire, qu'en sera-t-il des choses célestes, préparées pour ceux qui en sont dignes, qu'aucun œil n'a vues, qu'aucune oreille n'a perçues, et qui ne sont jamais montées au cœur d'un homme ?»

Et nous nous arrê tâmes au portail de la sainte église avec le papier portant la supplique. Et comme l'enfant sortait du baptistère, nous nous écriâmes : «Nous supplions Ta Piété,» tout en tendant notre papier. Or, celui qui portait l'enfant, et qui était dans le secret de notre affaire il avait été instruit d'avance par l'impératrice ordonna qu'on reçut la supplique et qu'on la lui remit; il la prit, il s'arrêta. Il ordonna ensuite qu'on fit silence. Il dépla notre requête, en lut une partie, la roula, mit la main sous la tête de l'enfant et inclinant celle-ci en présence de tous, il s'écria : «Leur Majesté a ordonné qu'il soit fait ce qui est dit dans la supplique.» Et tous les témoins de ce spectacle furent remplis d'admiration et se prosternèrent devant l'empereur, le félicitant d'avoir eu cet honneur de voir, lui vivant, régner son fils. Ce qu'entendant, l'empereur était plein d'orgueil. Or on s'était empressé de rapporter à l'impératrice Eudoxie ce qui s'était fait grâce à son fils. Elle se réjouit, et, s'agenouillant, rendit grâces à Dieu.

Lorsque l'enfant fut rentré dans le palais, l'impératrice alla à sa rencontre, le reçut, le couvrit de baisers, et, sans cesser de le porter, elle embrassa l'empereur en lui disant : «Je te félicite, Seigneur, pour ce que tes yeux ont vu de ton vivant.» Et l'empereur l'écoutait avec joie. L'impératrice le voyant joyeux, lui dit : «S'il te plait, voyons ce que contient cette supplique, afin d'accomplir sa teneur.» L'empereur commanda qu'on donnât lecture du papier, après quoi il dit : «La requête est grave, mais le refus serait plus grave, puisqu'aussi bien c'est là le premier commandement de notre fils. Et l'impératrice insista : «Ce n'est pas seulement son premier commandement, c'est encore un commandement qu'il a fait dans cette sainte robe; de plus, la piété a dicté la requête et les suppliants sont des saints.» Et l'empereur consentit à grand-peine, sur les instances répétées de l'impératrice. Tout cela nous fut rapporté par le pieux Amantios.

Le lendemain, l'impératrice nous manda, et ayant, suivant sa coutume, salué la première les saints évêques, elle les pria de s'asseoir et leur dit : «Grâce à vos prières, Dieu m'a inspiré comment je devais mener votre affaire, et les choses se sont accomplies par son aide vous avez vu de quelle méthode j'ai usé. Si vous le voulez bien, demain je manderai le questeur, et, devant vous, je lui ordonnerai de rédiger

une lettre sacrée au nom des deux empereurs, suivant la teneur de votre supplique : et il exécutera absolument tout ce que vous lui direz.» Les évêques, ayant entendu ces paroles, la bénirent à plusieurs reprises, ainsi que son fils et l'empereur. Et, après d'autres propos édifiants, ils prirent congé et se retirèrent. Le lendemain elle fit venir le questeur et nous, et elle lui dit : «Prends ce papier, et d'après sa teneur, rédige une lettre impériale.» Le questeur, prenant le papier, dicta aussitôt la lettre sacrée en notre présence. Nous lui suggérâmes de désigner des ducs et des consulaires, accompagnés de leurs cohortes, pour notre protection.

Lorsque la lettre sacrée fut achevée et signée, nous demandâmes à l'impératrice que l'on confiât cette mission à un homme en vue. Elle chargea Amantios de rechercher le chrétien zélé auquel serait confiée cette mission. Il faut savoir que beaucoup d'hommes en charge, dont la foi était feinte, avaient été frappés par la justice divine; car les empereurs, apprenant qu'ils ne pratiquaient point correctement la religion dans sa pureté, les avaient dépouillés de leurs dignités et les avaient punis dans leur personne et dans leurs biens : cela s'était passé antérieurement. C'est pourquoi l'impératrice veilla à ce qu'un orthodoxe fut chargé de notre affaire. On choisit un fonctionnaire du nom de Kynégios, membre du consistoire, homme admirable et d'une foi ardente. L'Augusta, l'ayant fait mander, l'invita à démolir de fond en comble tous les temples des idoles et à les livrer au feu. Elle lui remit aussi de l'argent, de sa propre main, en lui disant : «Prends pour ta dépense, et n'accepte rien des très saints évêques.» Muni de ces instructions, il sortit des appartements de l'impératrice, plus zélé encore pour la cause.

Nous restâmes à Constantinople jusqu'à la fin de l'hiver. Nous y passâmes les journées de la semaine sainte et celle de la résurrection. Puis, nous nous préparâmes à prendre la mer. Nous invitâmes l'admirable Amantios à demander audience pour nous à l'impératrice, afin de prendre congé d'elle. Il s'affligea de notre intention de partir : il avait conçu pour nous une telle affection, qu'il pria lui-même l'impératrice de lui donner congé, soi-disant pour aller prier aux lieux saints et vénérables. Mais l'impératrice craignait qu'une fois là-bas, il ne se vouât à la solitude et n'y demeurât. Elle connaissait, en effet, la vie de cet homme. Car il était vraiment irréprochable, ne cessant de répandre des aumônes, de jeuner, d'héberger quantité d'hôtes et de contribuer aux œuvres pies. Voilà ce que j'avais à dire du pieux Amantios. Il demanda audience pour nous à l'impératrice et nous fûmes reçus par elle. Elle dit aux saints évêques : «Quand partirez-vous, avec l'aide de Dieu ?» Ils répondirent : «Nous sommes venus précisément pour prendre congé de Votre Majesté.» Elle répondit : «Souvenez-vous toujours de moi et de mon fils.

Aussitôt elle ordonna qu'on apportât de l'argent, et lorsqu'on l'eut apporté, elle dit à mon seigneur l'évêque Porphyre : «Prends, mon père, ces deux centaines de livres, et bâtis l'église que j'ai fait voeu de construire au milieu de Gaza. Fais-moi savoir si tu as encore besoin d'argent, et je t'en ferai envoyer immédiatement. Elève aussi un hospice pour les étrangers, afin d'y héberger les frères de passage dans ta ville et de subvenir à leurs dépenses pendant trois jours.» Elle donna en outre au très saint évêque Jean mille pièces d'or, et à tous deux des vases sacrés. Enfin elle leur remit à chacun, pour leurs menus frais, cent pièces d'or. Et ledit Jean, le très saint évêque de Césarée, obtint en outre tous les privilèges qu'il voulut pour le compte de son église. Et, ayant prié, puis longuement béni l'impératrice et son fils, ainsi que l'empereur, ils se retirèrent.

Ils demandèrent aussi une audience à l'empereur. Ils obtinrent cette audience, et ils furent reçus par lui. L'empereur demanda s'ils avaient pleine satisfaction, si l'Augusta leur avait fait quelque libéralité. Ils répondirent : «Nous avons pleine satisfaction, puisque Votre Piété, votre épouse très aimée de Dieu et votre fils gardé de Dieu sont en bonne santé : quant aux grâces que nous avons obtenues, elles sont grandes et abondantes.» Incontinent, l'empereur ordonna aux préfets de leur assigner, sur les revenus de la Palestine, vingt livres d'or à chacun. Il leur donna aussi, personnellement, pour leur dépense, une poignée d'or à chacun : et chaque *poignée* se trouva de cinquante pièces d'or. Puis ils sortirent, l'ayant longuement béni

lui aussi. Nous passâmes dans la ville trois jours encore, jusqu'à ce que nous eûmes touché l'assignation de quarante livres. Trois jours plus tard, nous nous embarquions. Nous fîmes voile le 23 du mois appelé Xanthilios chez les Gazéens, et le 18 avril selon les Romains. Kynégios le clarissime partit après nous, en se servant de la poste publique.

Nous arrivâmes à Rhodes en cinq jours. Nous avons hâte de nous rendre auprès de saint Procope l'anachorète; mais nous eûmes beau supplier le patron du navire de nous accorder trois heures, il n'y consentit point, disant : «Un vent favorable comme celui-ci, je ne le retrouverai plus.» Nous lui répliquions : «Les prières du saint homme peuvent faire notre salut et nous donner par surcroit un vent favorable.» Mais le patron s'obstinait et n'agréait point notre prière. Nous reprîmes donc la mer après avoir fait de l'eau, vivement affligés d'avoir manqué une telle rencontre. Et, nous adressant dans nos prières à l'anachorète, nous le supplions de nous pardonner et de prier pour notre salut et l'achèvement de la tâche que nous avons entreprise.

Lorsque nous eûmes quitté Rhodes et navigué heureusement pendant deux jours par temps calme, une tempête s'éleva soudain, avec vents, éclairs, tonnerre et houle : les flots se dressaient comme de hautes montagnes et le navire s'élevait au point que nous nous imaginions toucher les nues. Ce n'étaient que clameurs, larmes, prières à Dieu. Et nous, nous invoquions l'intercession de saint Procope l'anachorète. Le soir venu, comme la tempête ne s'apaisait point, nous restâmes à veiller pendant toute la nuit. A l'aube, sous le coup de leur grand accablement, les très saints évêques prirent un peu de repos, et mon seigneur Porphyre vit dans son sommeil saint Procope l'anachorète qui leur disait : «Catéchisez le patron de la nef et marquez-le, à nouveau, du signe sacré (car il appartient à l'abominable hérésie d'Arius), et faites lui anathématiser Arius et sa funeste créance : et toute cette houle cessera aussitôt. C'est parce qu'il appartient à cette hérésie qu'il ne vous a point permis de vous rendre auprès de moi. Cependant, catéchisez-le : il recevra de vous la sainte doctrine.»

A ces paroles, notre saint Porphyre se réveilla; il nous appela et nous conta ce qu'il avait vu dans son sommeil. Sans tarder nous fîmes venir le pilote et nous lui dîmes : «Veux-tu le salut de ton navire, notre salut à tous, et sur toutes choses, celui de ton âme ?» Il répondit : «On ne pose pas de questions pareilles.» «Abjure ta foi perverse, lui dirent alors les évêques, crois en la foi droite et catholique, et tu te sauveras ainsi, toi et ton navire, et nous tous.» Le pilote, dit alors : «Puisque je vois en vous de la prescience – vous avez compris, en effet, ce qu'il y a dans mon cœur, sans que personne ne vous l'ait rapporté – je vous déclare ceci : Je crois comme vous croyez, et l'abjure l'hérésie d'Arius, et Arius lui-même. Et je vous supplie de m'éclairer à loisir au moyen des saintes Ecritures, et de me ramener ainsi à la vraie foi.» Les saints évêques le prirent à part et le scellèrent à nouveau du sceau chrétien, après avoir fait oraison sur lui, et ils le firent communier au saints mystères. Là-dessus, la tempête cessa, le vent tourna vers le soir et la mer fut propice. Nous demeurâmes encore quatre jours en mer, et le cinquième, à l'aube, nous abordions à la marine de Gaza, qu'on appelle Maïouma.

A notre débarquement, comme la nouvelle s'en était répandue, les chrétiens de l'endroit nous accueillirent au chant des psaumes; pareillement ceux de la ville, des qu'ils apprirent notre arrivée, vinrent à notre rencontre avec le signe de la précieuse croix, chantant eux aussi. Les cortèges des deux villes s'unirent; cela fit une foule assez grande; les plus nombreux étaient ceux du port, parce qu'il y a là-bas beaucoup d'Égyptiens négociants en vins. Quant aux idolomanes, voyant ce qui se passait, ils se rongeaient en leur cœur, mais n'osaient rien faire, parce qu'ils avaient appris, déjà, le grand crédit dont jouissaient auprès des empereurs les saints évêques, et que les idoles allaient être détruites; et ils étaient en grand souci et fort abattus.

Entrés en ville, nous rencontrâmes, au lieu dit Tetramphodon ou carrefour, une statue de marbre qui s'y dressait et qu'on disait être d'Aphrodite. Elle surmontait un autel de pierre, et le relief en représentait une femme nue, laissant voir toutes ses

parties honteuses. Tous ceux de la ville, surtout les femmes, vénéraient ce simulacre en allumant des lampes et en faisant fumer de l'encens. On racontait au sujet de cette statue qu'elle rendait, au moyen des songes des oracles aux femmes désireuses de contracter mariage. Mais elles se trompaient mutuellement par des mensonges. Après avoir obéi à l'instigation du démon, souvent, dans leurs mariages, elles réussissaient si mal qu'elles en arrivaient au divorce, ou faisaient mauvais ménage.

Nous apprîmes cela par ceux qui détestèrent l'erreur et reconnurent la vérité; mais il y avait aussi des idolâtres qui, ne supportant pas les infortunes de ces funestes unions contractées sur l'ordre du démon d'Aphrodite, indignés, confessaient leur déception. Car tels sont les démons, pour ce qui est de tromper et de ne jamais dire la vérité. Aussi bien n'est-il pas en eux d'atteindre la certitude, encore qu'en utilisant les probabilités, ils affectent de la révéler à ceux qui leur sont asservis. Comment pourraient-ils être véridiques, eux qui sont déchus de la vérité ? Et si parfois leurs oracles se confirment en quelque point, c'est l'effet du hasard; de même que, parmi les hommes, il arrive souvent que l'on fasse une prédiction relative à une chose, et que cette chose se réalise par aventure. Or, nous admirons les rares réussites qui sont l'effet d'une coïncidence, tandis que les échecs qui se produisent incessamment, nous les passons sous silence. Mais laissons les démons et leurs erreurs.

Donc, une fois débarqués, nous nous rendîmes en ville comme nous l'avons dit, et lorsque nous arrivâmes à l'endroit où se dressait la statue d'Aphrodite (des chrétiens portaient le bois précieux du Christ, c'est-à-dire l'image de la croix), le démon qui habitait la statue, ne pouvant supporter la vue du signe redoutable, sortit du marbre avec un grand tumulte, renversa le marbre et le brisa en mille morceaux. Il se trouva précisément que deux idolâtres étaient à côté de l'autel où se dressait la statue. En s'écroulant, elle cassa en deux la tête de l'un, et brisa l'épaule et le poignet de l'autre : or, tous deux étaient en train de raille le peuple saint.

Beaucoup de païens, ayant vu ce prodige, eurent la foi, et se mêlant aux laïques entrèrent avec eux dans la sainte église surnommée Irene. Il y eut une grande joie parmi les chrétiens ce jour-là, pour trois raisons. En premier lieu, parce qu'ils avaient vu revenir en bonne santé leur prélat lequel avait accompli sa mission au gré de ses désirs; et en second lieu, parce que les dieux des nations avaient été réduits en miette, et qu'ils étaient devenus comme la poussière qui s'évapore de l'aire, au temps de la moisson, et aussi parce que ceux qui leur ressemblaient étaient brisés comme eux, pour avoir cru en eux. En troisième lieu, parce que des âmes égarées avaient été sauvées et ajoutées au troupeau du Christ. L'évêque les ayant marqués du signe de la croix, les congédia en paix, les invitant à vaquer aux saintes prières. Ils étaient au nombre de trente-deux hommes et de sept femmes. L'archevêque Jean passa deux autres jours à Gaza; puis il retourna à Césarée, tous les chrétiens et le saint évêque l'accompagnant jusqu'à distance de deux milles.

Dix jours après arriva l'admirable Kynégios, ayant avec lui le consulaire et le duc et une grande force militaire et civile. Beaucoup d'idolâtres, avertis de son arrivée, sortirent de la ville et se rendirent les uns dans les villages, les autres dans d'autres villes. Et c'étaient la plupart des riches de la cité. Le susdit Kynégios réquisitionna les habitations des fugitifs. Le lendemain, ayant convoqué les habitants de la ville, en présence du duc et du consulaire, il leur montra les lettres impériales qui ordonnaient que les temples des idoles fussent détruits et livrés au feu. Ce qu'ayant entendu, les idolâtres poussèrent de grands gémissements, de sorte que les magistrats indignés les menacèrent et leur envoyèrent des soldats pour les frapper à coups de bâtons et de lanières.

Quant aux chrétiens, avec une immense allégresse, ils acclamèrent les empereurs et les autorités. Puis, accompagnés des magistrats et des cohortes, ils coururent détruire les temples des idoles. Il y avait dans la ville huit temples publics des idoles, celui d'Hélios, celui d'Aphrodite, celui d'Apollon, celui de Koré, celui d'Hécate, celui qu'on appelait l'Hérocion, celui de la Fortune de la cité que l'on nommait le Tychaeon, et le Marneion, qu'on disait le temple de Zeus Crétois, et qu'on regardait comme le plus illustre de tous les sanctuaires du monde entier. Il y avait

encore, dans les maisons et les villages, beaucoup d'idoles que personne n'aurait pu dénombrer. En effet, les démons abusant de la bonne volonté des Gazéens, si faciles à conduire, avaient rempli de leur erreur toute leur ville et les environs. En quoi ces gens sont victimes de leur grande simplicité. Car, lorsqu'on les ramène à notre sainte foi, ils deviennent des chrétiens zélés. Voilà pour les Gazéens.

Donc, au commandement, les soldats, auxquels s'étaient joints les chrétiens de la ville et de son port, se jetèrent sur les temples et ayant voulu dès l'abord détruire le Marneion, en furent repoussés. Car les prêtres de ce temple, prévenus de l'attaque, barricadèrent du dedans, avec de grosses pierres, les portes du temple intérieur; et, ayant descendu, à l'endroit le plus secret du sanctuaire qu'on appelle adyta, tous les vases précieux appartenant au temple, et jusqu'aux simulacres de leurs dieux, ils les y cachèrent. Et, passant par ce même lieu secret, ils s'échappèrent par une autre sortie. Car les susdits adyta ont plus d'une issue aboutissant en différents endroits. Les soldats donc, repoussés comme je l'ai dit, se tournèrent vers les autres temples, démolirent les uns, livrèrent au feu les autres, et firent main basse sur les vases sacrés qui s'y trouvaient. Or, saint Porphyre avait anathématisé, dans l'église, tout habitant chrétien qui enlèverait quoi que ce fût des temples des idoles en vue d'un profit personnel : aussi, nul des Gazéens fidèles ne prit rien : seuls les soldats et les étrangers qui se trouvèrent là, participèrent au pillage. Au milieu des laïcs circulaient, en effet, des hommes appartenant au clergé et le saint évêque Porphyre en personne, pour les empêcher de ne rien s'approprier.

Ils passèrent dix jours à détruire les temples des idoles. Après quoi ils délibérèrent sur le Marneion, se demandant ce qu'ils en allaient faire. Les uns proposaient de le démolir, d'autres de l'incendier, d'autres encore de purifier cet endroit et de le consacrer, pour en faire une église de Dieu. Et l'on discuta longuement là-dessus. Enfin, le saint évêque ordonna au peuple un jeûne et des prières, afin que le Seigneur leur révélât comment ils devaient en user. Et, ayant jeûné ce jour-là, et prié Dieu au sujet de cette affaire, ils célébrèrent, le soir, la sainte liturgie. Tandis qu'on célébrait l'office, un enfant de sept ans environ, qui se tenait près de sa mère, s'écria tout à coup : «Brûlez le temple intérieur jusqu'au sol. Car il s'y est fait beaucoup d'abominations, surtout des sacrifices humains. Et brûlez-le de la façon que voici : apportez de la poix liquide, du soufre et de la graisse de porc, mêlez les trois choses, enduisez-en les portes de bronze, mettez-y le feu, et ainsi le temple tout entier brûlera : car autrement, ce n'est pas possible. Quant au temple extérieur, laissez-le, avec son enceinte. Et, après l'avoir brûlé, nettoyez l'endroit et bâtissez-y une sainte église.» Il disait encore ceci : «Je vous en conjure à la face de Dieu, ne faites point d'autre sorte : ce n'est pas moi qui vous parle, mais le Christ qui parle en moi.» Et il disait cela dans la langue des Syriens. Tous, en l'entendant, étaient pleins d'admiration, et glorifiaient Dieu.

Ce miracle arriva aussi aux oreilles du saint évêque. Et, levant les mains au ciel, il glorifia Dieu et dit : «Gloire à toi, saint Père, pour avoir caché ces choses aux hommes sages et sensés, et les avoir révélées aux petits enfants.» Et il invita l'enfant et sa mère à se trouver à l'évêché après la fin de la liturgie. Là, après avoir écarté l'enfant, il dit à la mère : «Je t'adjure au nom du Fils du Dieu vivant, dis-moi si c'est à ton instigation, ou à l'instigation de quelque autre personne de ta connaissance, que ton fils a déclaré ce qu'il a dit à propos du Marneion.» A ces paroles, la femme répondit : «Je me livre au terrible et redoutable tribunal du Christ, si j'ai su d'avance rien de ce que mon fils a dit en ce jour. Mais, si tu le désires, prends l'enfant, examine-le avec menaces; et s'il a dit ces choses sous l'instigation de quiconque, il l'avouera par l'effet de la crainte. S'il ne dit rien d'autre, il sera bien évident qu'il était inspiré du saint esprit.» L'évêque ayant entendu et approuvé le discours de la femme, l'invita à s'éloigner un instant, tandis qu'il ordonnait de ramener l'enfant. Celui-ci introduit en sa présence, il lui demanda : «Qui t'a suggéré de crier à l'église ce que tu as dit au sujet du Marneion ?» L'enfant se taisait. Alors le très saint évêque commanda d'apporter un fouet et de soulever l'enfant pour l'intimider. Et celui qui tenait le fouet fit la grosse voix et cria : «Qui t'a dit de parler ? Avoue, ou je te donne

le fouet !» Mais l'enfant demeurait impassible, sans articuler une parole. Et nous, qui l'entourions, de lui dire la même chose avec menaces. L'enfant ne bougeait pas.

Enfin, lorsque tout le monde se fut tu, l'enfant ouvrant la bouche, dit en langue grecque : «Brûlez le temple intérieur jusqu'au sol. Car il s'y est fait beaucoup d'abominations, surtout des sacrifices humains. Et brûlez-le de la façon que voici : apportez de la poix liquide, du soufre et de la graisse de porc, mêlez les trois choses, enduisez-en les portes de bronze, mettez-y le feu, et ainsi le temple tout entier brûlera : car autrement, ce n'est pas possible. Quant au temple extérieur, laissez-le avec son enceinte. Et, après l'avoir brûlé, nettoyez l'endroit et bâtissez-y une sainte église. Je vous en conjure une fois de plus à la face de Dieu, ne faites pas autrement. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le Christ qui est en moi... Et le très saint Porphyre et tous ceux qui étaient avec lui, furent pris d'admiration en entendant la sainte hardiesse de l'enfant, et avec quelle netteté il avait parlé. Ayant appelé sa mère, l'évêque lui demanda si elle ou son fils savait le grec. Elle affirma que ni elle, ni son enfant ne connaissait la langue hellénique. Et le très saint Porphyre, ayant entendu cela, glorifia Dieu derechef, et ayant sorti trois pièces d'or, il les donna à la femme. Le fils voyant l'argent dans la main de sa mère, s'écria en langue syriaque : «N'accepte pas, ma mère, crains, toi aussi, de vendre pour de l'or le présent de Dieu.» Ayant entendu cela, nous nous émerveillâmes de nouveau. Et la femme rendit les trois pièces d'or et dit à l'évêque : «Prie pour moi et pour mon enfant et recommande nous à Dieu.» Et le saint évêque les congédia en paix.

Au matin, il rassembla le pieux clergé et le peuple ami du Christ, ainsi que l'admirable Kynégios et les magistrats, et il leur dit ce que l'enfant avait déclaré au sujet du Marneion. A cette nouvelle, pleins d'admiration, ils décidèrent à l'unanimité de brûler le Marneion, conformément aux paroles de l'enfant. On apporta donc la poix liquide, le soufre, la graisse de porc, on mélangea les trois, on en enduisit les portes intérieures, on fit une oraison, on mit le feu aux portes, et aussitôt, le temple entier prit feu et brûla. Et parmi les soldats et les étrangers, tous ceux qui le pouvaient, dérobaient au brasier ce qu'ils trouvaient à prendre, or, argent, fer ou plomb.

Or, parmi les officiers qui commandaient ces soldats, il y en avait un, de ceux qu'on appelle tribuns, préposé à la surveillance de l'incendie du temple. En apparence, il était chrétien, mais en secret, à l'insu de la plupart, il était idolâtre. Cet homme assistait ainsi au spectacle de l'incendie et du pillage par les soldats. Mais il se rongait pour ainsi dire, et, sous prétexte de maintenir l'ordre parmi eux, faisait flageller, impitoyablement, tous ceux qu'il trouvait emportant quelque une des dépouilles. Sur ces entrefaites et comme les murs étaient dévorés par le feu, soudain une poutre embrasée tomba sur le tribun et le tua, pour ainsi parler, deux fois. Car, tout en lui rompant la tête, elle consuma le reste de son corps. Et sur le champ, les soldats fidèles et le peuple chrétien, ayant connu que cet homme avait de l'inclination pour les idoles, glorifièrent Dieu et récitèrent ce psaume : «Pourquoi, puissant, te glorifies-tu dans ta malice ? Ta langue a médité l'iniquité toute la journée. Tu as exercé la fraude comme un rasoir affilé. Tu as aimé la malice par-dessus la bonté, l'injustice plus que le langage de la justice; tu as aimé toutes les paroles de destruction, un langage perfide. Aussi que Dieu t'anéantisse définitivement, qu'il t'arrache et qu'il te transplante de ta demeure,» et (qu'il extirpe la racine de la terre des vivants, et la suite du psaume. Le temple continua à brûler pendant plusieurs jours.

Ensuite on fit une perquisition dans les maisons : car il y avait quantité d'idoles dans la plupart des cours, et celles qu'on trouvait étaient, les unes livrées au feu, les autres jetées au borbier. On trouva aussi des livres pleins d'imposture, qu'ils appelaient leurs livres sacrés, avec quoi les idolomanes célébraient leurs mystères et leurs autres cérémonies interdites. Ces livres, donc, eurent le sort de leurs dieux.

Et les païens se ralliaient en foule à la sainte foi, les uns par crainte, les autres réprouvant leur conduite passée. Et la sainte église leur ouvrit ses portes. Car elle se souvenait de la sainte Ecriture qui proclame : *Il sera ouvert à celui qui frappe, et celui qui cherche trouvera.* Et encore : *Le Christ est confessé soit par opportunité, soit en sincérité.* Il est vrai que certains fidèles disaient au saint évêque qu'il ne fallait pas

accueillir ceux qui embrassaient la foi par crainte, mais seulement ceux qui y venaient de bon cœur.

Mais le saint évêque disait à ceux qui parlaient ainsi : «Il y a des vertus que les hommes doivent en quelque sorte aux tribulations : ainsi que le maître d'un esclave indocile commence par l'exhorter, en toute occasion, à servir loyalement et d'un cœur sincère, mais, s'il le trouve absolument rebelle à ses avertissements, est finalement contraint d'employer contre lui la terreur, les coups, les chaînes et autres châtiments, non qu'il veuille le perdre, mais, au contraire, parce qu'il désire le sauver et lui faire reconnaître son devoir : pareillement, persuadez-vous que Dieu est longanime à notre indocilité, et ne cesse de nous recommander ce qui est notre bien par l'intermédiaire des Ecritures et des saints, et que c'est seulement lorsque nous refusons de l'écouter qu'agissant en tout comme un maître humain et bon, voulant nous gagner et non point nous repousser, il nous fait sentir sa crainte et ses châtiments, nous invitant à reconnaître, contraints et forcés, notre devoir. Aussi l'Écriture dit-elle : *Lorsqu'il les tuait, ils le recherchaient, et ils revenaient à Dieu dès le matin.* Et elle dit encore de ceux qui se dérobent à Dieu et se regimbent contre lui : *Tu serreras avec le mors et le frein les mâchoires de ceux qui ne s'approchent pas de toi !* Il faut donc, ô mes enfants, avertir les hommes par la terreur, les menaces, les châtiments. Aussi l'Écriture dit-elle encore : *Il est bon pour moi que tu m'aies humilié, afin que j'apprenne les ordonnances !* Voilà ce que je dis pour ceux qui veulent se rallier à notre sainte foi. Si même ils y viennent en hésitant, le temps peut bien avec l'aide de Dieu attendrir leurs cœurs. Mais je vous dirai autre chose encore. Si eux-mêmes ne paraissent pas dignes de la foi, trop accoutumés qu'ils sont au mal, ceux qui sont issus d'eux peuvent être sauvés par le contact du bien.»

Ayant par ces discours persuadé les frères, saint Porphyre reçut tous ceux qui voulaient être baptisés, non sans les avoir catéchisés pendant de nombreux jours, et non seulement avant le baptême, mais encore après celui-ci. Car il enseignait constamment la Parole, non que, désireux de briller, il usât d'un discours pompeux, mais il les instruisait en phrases simples, leur expliquant toute chose d'après l'Écriture. Au troupeau du Christ, cette année-là, environ trois cents âmes s'ajoutèrent; et depuis lors, chaque année, le nombre des chrétiens augmenta.

Lorsque finalement le Marneion fut brûlé et que le calme fut rétabli dans la cité, le bienheureux évêque, avec le saint clergé et le peuple chrétien, résolut de bâtir une sainte église sur l'emplacement de l'édifice brûlé, suivant la révélation qui lui avait été faite lorsqu'il était à Constantinople, ce pourquoi il avait reçu l'argent de la très pieuse impératrice Eudoxie. Lors donc qu'il eut laissé partir les magistrats et le peuple chrétien, il retint une partie des troupes, afin qu'il n'y eut aucun trouble après leur départ, et non seulement pour cette raison, mais afin que les soldats aidassent à rassembler les matériaux de construction pour ladite sainte église. Or, d'aucuns conseillaient de la construire d'après le plan du temple brûlé. Celui-ci était de forme ronde, entouré de deux portiques concentriques, et son centre était un dôme renflé et allongé dans le sens de la hauteur; il avait encore d'autres dispositions, appropriées aux idoles, accommodées aux choses abominables et illicites qui sont le fait des idolomanes. Donc certains voulaient qu'on édifiât d'après ce plan la sainte église; d'autres y contredisaient, soutenant qu'il fallait abolir jusqu'à la mémoire de ce plan. Et ceux qui parlaient ainsi persuadaient tout le monde et semblaient, à tous, avoir raison. Mais le saint évêque disait : «Cela aussi, nous le laisserons à la volonté de Dieu». Et, tandis qu'on déblayait le terrain, arrive un magistranos avec des lettres impériales : des lettres d'Eudoxie, d'éternelle mémoire. Or, ces lettres contenaient des salutations et sollicitaient des prières pour elle-même et pour les empereurs, pour son époux et son fils. Il y avait dans un autre papier, à l'intérieur de la lettre, le plan de la sainte église, cruciforme, ainsi qu'on la voit maintenant avec la permission de Dieu : et cette lettre contenait l'ordre de bâtir la sainte église suivant le plan. Et notre saint se réjouit en lisant cela, et en voyant le plan ; il savait, en effet, que cela aussi s'était fait par révélation divine, et il se souvint de l'Écriture qui dit : *Le cœur du roi est dans*

la main de Dieu. Cette lettre annonçait l'envoi prochain de colonnes précieuses et de marbres.

Lors donc que la cendre eut été déblayée et que toutes les abominations eurent été enlevées, le saint évêque ordonna que les débris du revêtement en marbre du Marneion, que l'on disait sacré et placé dans un lieu inviolable, surtout pour les femmes, serviraient à paver la place précédant le temple, à l'extérieur, pour être foulés aux pieds non seulement par les hommes, mais par les femmes, les chiens, les porcs et autres animaux. Et ceci affligea les idolâtres bien plus encore que l'incendie du temple. Aussi la plupart d'entre eux, surtout les femmes, évitent-ils jusqu'aujourd'hui de fouler ces plaques de marbre.

A quelque temps de là, Porphyre ordonna un jeûne d'une journée. Et, les prières du matin terminées, le saint évêque commanda à tout ami du Christ d'apporter une bêche, une pelle ou quelque autre instrument pareil. Il avait proclamé cet ordre depuis la veille au soir, afin qu'au matin tous fussent prêts : et l'ordre fut exécuté.

Le peuple se rassembla avec lesdits instruments de travail, dans la sainte église appelée Irène (La Paix). L'évêque ordonna à tous de se rendre en groupe, au chant des psaumes, sur l'emplacement de ce qui fut le Marneion. Lui-même suivait portant le saint Evangile, entouré du pieux clergé : on eût dit, en vérité, le Christ et ses disciples. En tête du peuple marchait Barochas, d'éternelle mémoire, avec l'image du signe de la Croix : à droite et à gauche de la foule du peuple étaient les soldats laissés à Gaza pour le maintien de l'ordre. Tout en marchant, le peuple psalmodiait, et après chaque verset, on disait : *Alleluia*. Le psaume qu'on chantait était celui-ci : *Allons, réjouissons-nous dans le Seigneur, acclamons Dieu, notre Sauveur, présentons-nous devant sa face avec des actions de grâces, célébrons-le dans nos psaumes, car notre Dieu est un grand Souverain, un grand Roi régnant sur toute la terre : dans sa main sont les bornes de la terre, et la mer est à lui, et lui-même l'a faite et ses mains ont façonné les terres. Allons, adorons-le, prosternons-nous devant lui, pleurons à la face du Seigneur qui nous a créés, car il est notre Dieu et nous sommes le peuple de son pâturage, et des brebis sous sa main.* Et ils chantèrent aussi d'autres psaumes jusqu'au moment où ils arrivèrent au Marneion.

Or, le saint évêque avait engagé Rufin, l'architecte d'Antioche, homme fidèle et expert; et c'est par lui que tout l'œuvre de la construction fut achevé. L'architecte, avec du plâtre, marqua les fondations de la sainte église, d'après la figure du plan qu'avait envoyé la très pieuse Eudoxie. Et le très savant évêque, après l'oraison et la genuflexion, commanda au peuple de creuser la terre et aussitôt, tous, d'une seule âme et d'un même zèle, se mirent à bêcher en criant : *Le Christ a vaincu !* On n'eût pu voir, en cette occasion, nulle différence entre hommes, femmes, vieillards ou enfants. Mais le zèle donnait à tous la même force; tandis que les uns creusaient, les autres déblayaient la terre, de sorte que, en peu de jours, toute la place des fondations fut déblayée.

Et comme les matériaux de construction, entre autres d'énormes blocs de pierre venant de la colline appelée Aldioma, à l'est de la ville, étaient tout préparés, le saint rassemblant à nouveau le peuple chrétien, ordonna d'abord force prières et psalmodies sur l'emplacement de la future église, puis, se ceignant, il se mit le premier à porter des pierres et à les déposer dans les fondations. Et les pieux clercs et tous les laïcs, pleins de joie et chantant à haute voix l'imitèrent : et on entendait leur chant à trois milles de la ville.

Ce jour-là, il se fit un grand miracle. Il existe des puits dans l'enceinte du temple, l'un à l'ouest de ce qui est aujourd'hui la sainte église de Dieu et dont la profondeur est considérable. Or donc trois garçons pris de soif y allèrent pour boire. S'étant approchés du puits, ils se penchèrent en s'appuyant sur la planche posée sur ledit orifice, comme il arrive aux enfants; le bois se rompit et les trois enfants tombèrent dans le puits. Quelques-uns des assistants allèrent annoncer au peuple ce qui s'était passé. Il y eut une grande agitation, tous accourant vers le puits. Apprenant l'événement, saint Porphyre, accouru lui aussi sur place, commanda qu'on

fit silence et le silence obtenu, commença à prier, à supplier le Christ avec force larmes, qu'il conservât les enfants en vie, sains et saufs, surtout à cause des idolâtres, afin qu'ils ne pussent dire : «Où est leur Dieu, dans lequel ils espéraient ?» Il passa une heure entière couché sur le sol, puis se relevant, il fit descendre un homme par la corde qui servait à la manœuvre des seaux, à la recherche des enfants. Naturellement la foule criait, appelant les enfants, et personne ne répondait du fond du puits.

L'homme étant descendu, trouva les trois enfants assis sur une grande pierre, sains et saufs et devisant gaiment entre eux. Lorsque cet homme les vit, il fut rempli de stupeur et glorifia Dieu et cria d'en bas : «Glorifiez le Seigneur, les trois enfants sont en vie.» Ce qu'entendant, le saint et pieux évêque et le peuple se réjouirent. On fit descendre une grande corbeille, et Porphyre ordonna de les remonter tous les trois à la fois, car c'étaient de tous petits enfants de six à sept ans. L'homme qui était en bas recevant la corbeille, l'assujettit solidement et assit les trois enfants leur recommandant de fermer les yeux jusqu'à ce qu'ils arrivassent en haut, et de dire : «Jésus Christ, sauve-nous !» Cela fait, il cria que l'on tirât la corde posément, et tout en tirant, on chantait l'hymne des trois jeunes gens dans la fournaise : *Sois béni, Seigneur Dieu de nos pères*. Et lorsqu'ils arrivèrent et que le saint évêque les aperçut (il était debout sur la margelle du puits, tenant lui-même la corde), débordant de joie et de larmes, il s'écria : «Ô vous, toutes les œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur, chantez-le. Lorsqu'on eut retiré les enfants de la corbeille, on les examina pour voir si quelque partie de leur corps n'avait pas souffert et on ne trouva sur eux aucune blessure. Mais, en revanche, nous vîmes un grand miracle.

En effet, on découvrit qu'ils portaient tous les trois des marques cruciformes comme aurait pu en faire une égratignure d'aiguille, l'une au milieu du front, l'autre sur la main droite à la naissance des doigts, la troisième à l'épaule droite. Et ces petites croix étaient bien formées, ni de guingois ni tortues, mais bien symétriques, de sorte qu'il était évident que c'étaient des signes divins. Ces stigmates ne leur faisaient aucun mal. Il n'y avait pas une goutte de sang, elles semblaient avoir été tracées au cinabre. Ces marques demeurèrent sur eux assez longtemps pour que tous les vissent et les admirassent : et parmi les païens beaucoup à ce spectacle gagnèrent la foi.

Quant à l'homme qui était descendu dans le puits pour les enfants, lorsqu'on le remonta à son tour, il affirma sous serment : «Lorsque je les eus placés dans la corbeille, et comme ils étaient en train de remonter, je vis autour d'eux comme un éclair jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'orifice du puits.» Ce jour fut un jour de joie pour les chrétiens, d'affliction et de scandale pour les idolâtres.

La construction avançait de jour en jour, tous travaillant avec zèle et empressement : aucun ouvrier, en effet, n'était frustré de sa paie, mais l'évêque, libéralement, accordait un surplus aux travailleurs. Il disait en effet : «Il est juste que toute l'œuvre de la construction soit bénie, et non point maudite.»

L'année suivante, l'impératrice Eudoxie envoya les colonnes qu'elle avait promises, colonnes admirables, énormes, au nombre de trente-deux, en marbre dit de Karystos. On les voit dans la sainte église, où elles brillent à présent comme des émeraudes. A l'arrivée de ces colonnes, le zèle et l'enthousiasme du peuple chrétien éclatèrent à nouveau. Car, avertis, tous aussitôt coururent au rivage : non seulement les hommes, mais encore les femmes, enfants, les vieillards (l'amour de la foi donnait à tous des forces). Ils amenèrent des chariots. Ils y chargeaient chaque colonne, la transportaient et la déposaient sur l'emplacement découvert du temple, puis retournaient au port, transportaient une nouvelle colonne, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toutes furent à pied d'œuvre. Mais en voilà assez sur ces colonnes.

Vers ce temps-là arriva dans la ville une femme d'Antioche nommée Julie, qui appartenait à l'exécrable hérésie de ceux qu'on appelle manichéens; or, apprenant qu'il y avait parmi les chrétiens des néophytes qui n'étaient pas encore affermis dans la sainte foi, cette femme s'insinua parmi eux, et subrepticement les corrompit par sa doctrine d'imposture et davantage encore en leur donnant de l'argent. Car l'inventeur

de la susdite hérésie athée n'a pu attirer des adeptes qu'en les soudoyant. Ladite doctrine en effet, du moins pour quiconque est doué de raison, est remplie de toute sorte de blasphèmes, de choses damnables, de contes de vieilles femmes, bons pour attirer des femmelettes et des hommes à l'esprit puéril, léger par le raisonnement et par l'intelligence. On a composé cette fausse doctrine de différentes hérésies et de croyances païennes, dans l'intention perfide et frauduleuse d'allécher toute espèce de gens. En effet, les manichéens confessent plusieurs dieux, voulant ainsi plaire aux païens; en outre, ils admettent les horoscopes, la fatalité, l'astrologie, pour pouvoir pécher sans crainte, puisque, d'après eux, le péché ne dépend pas réellement de nous, mais résulte d'une nécessité fatale.

Ils confessent aussi le Christ, mais prétendent qu'il ne s'est incarné qu'en apparence. Aussi bien, eux-mêmes qui se disent chrétiens ne le sont qu'en apparence. Je laisse de côté ce qui est ridicule et malsonnant pour ne point remplir les oreilles de mes auditeurs d'un bruit de paroles scandaleuses et de propos monstrueux. Car c'est en mêlant les fables de Philistion le comique, d'Hésiode et des autres prétendus philosophes aux croyances des chrétiens qu'ils ont fabriqué leur hérésie. Comme un peintre, en mélangeant différentes couleurs, obtient l'apparence d'un homme, d'un animal ou de quelque autre objet, pour l'illusion des spectateurs, si bien que les sots et les insensés croient ces images vraies, tandis que les gens de bon sens n'y reconnaîtront qu'ombre, piperie et invention humaine : pareillement les manichéens, puisant à diverses croyances, ont composé leur fausse doctrine : ou pour mieux dire, ils ont combiné et mélangé le venin de divers reptiles pour en faire un poison mortel capable de perdre les âmes humaines. Or, comme je l'ai dit, à l'arrivée de cette femme pestilentielle, quelques chrétiens se laissèrent prendre à son enseignement trompeur.

Quelques jours après, saint Porphyre, averti par quelques fidèles, la fit mander et l'interrogea sur sa personne, son origine et la doctrine qu'elle apportait. La femme dit sa patrie et avoua qu'elle était manichéenne. Ceux qui l'entouraient furent saisis de colère (l'évêque avait auprès de lui quelques chrétiens zélés). Le bienheureux les invita à ne point se fâcher, mais à patiemment admonester la coupable, une et deux fois suivant la parole du saint apôtre. Puis il dit à la femme : «Ma sœur, abstiens-toi de cette fausse doctrine, car elle est de Satan.» Elle répondit : «Parle et écoute : ou bien tu me persuaderas ou bien tu seras persuadé.» Le bienheureux lui dit : «Prépare-toi pour demain et viens ici.» Elle prit congé de lui et se retira. Le bienheureux, ayant jeûné et longuement prié le Christ afin de confondre le diable, se prépara pour le lendemain. Il invita quelques-uns des clercs et des laïcs pieux à l'entretien qu'il aurait avec cette femme.

Le lendemain arrive la femme, accompagnée de deux hommes et d'autant de femmes. Tous les quatre étaient jeunes et beaux, mais très pâles; quant à Julie elle était d'âge avancé. Tous se fondaient sur des raisons de l'ordre de la science mondaine, et surtout Julie. Leur attitude était humble, et leur ton était doux, justifiant bien la Parole : *Brebis au dehors, mais en dedans, loups ravisseurs et bêtes venimeuses*. Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent est hypocrisie. Ensuite, invités à s'asseoir, ils commencèrent la discussion. Le saint portant les saints Evangiles fit d'abord le signe de la croix, et se mit à interroger Julie, la priant de dire sa croyance. Elle commença à l'exposer. Quant au frère Corneille, le diacre nommé tout à l'heure, qui savait la sténographie d'Ennomos, sur l'ordre du bienheureux évêque, il notait tout ce qu'on disait et tout ce qu'on répondait, tandis que le frère Barochas et moi nous dictions. Je n'ai pas transcrit dans ce livre leur dialogue, parce qu'il est trop long et que je voulais donner une forme concise au présent écrit. Mais j'ai consigné l'entretien dans un autre ouvrage pour ceux qui désirent connaître la sagesse donnée par Dieu à saint Porphyre, et les fables de vieille femme contées par Julie, l'empoisonneuse aux monstrueux radotages, que la justice divine atteignit bien vite.

Or, après qu'elle eut copieusement, et pendant de longues heures, débité ses fables et ses blasphèmes coutumiers contre le Seigneur et Dieu de l'univers, le saint homme Porphyre, voyant Celui qui embrasse toutes choses, les visibles comme les

invisibles, blasphémé par une femme possédée du diable et condescendant à sa volonté, Porphyre, dis-je, prononça contre elle la sentence suivante : «Dieu qui a tout fait, le seul éternel, qui n'a ni commencement ni fin, celui qui est glorifié dans la Trinité, te frappera la langue et te musèlera la bouche pour t'empêcher de proférer des blasphèmes.»

Le châtement suivit de près la sentence. Julie se mit à trembler et changer de visage. Elle demeura longtemps comme en extase, elle ne parlait plus, mais restait muette et inerte, les yeux grands ouverts et fixant le très saint évêque. Ses compagnons, voyant ce qui lui était arrivé, furent frappés de terreur. Ils tentèrent de la ranimer en lui murmurant à l'oreille des incantations. Mais elle ne disait mot et n'entendait point. Restée longtemps sans voix, elle rendit l'âme, et rentra dans les ténèbres qu'elle vénérât, les prenant pour la lumière, selon l'Écriture qui dit : *Malheur à ceux qui rendent la douceur amère, et douce l'amertume, à ceux qui changent les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres.* Le saint homme Porphyre ordonna d'ensevelir son cadavre et de l'inhumer, par pitié pour la nature humaine; car il était miséricordieux à l'excès.

Et tous ceux qui apprirent l'événement furent pris d'une immense stupeur, non seulement ceux de notre foi, mais encore les païens. Quant aux deux hommes et aux deux femmes qui accompagnaient Julie et tous ceux qui avaient été séduits par elle, ils coururent se jeter aux pieds du bienheureux évêque en criant : «Nous avons erré !» Et ils demandaient pardon. Le bienheureux leur fit à tous anathématiser Manès, le chef de leur hérésie, Manès auquel ils doivent leur nom de manichéens. Et, les ayant dument catéchisés pendant bon nombre de jours, il les ramena à la sainte Église catholique. A l'occasion de leur conversion, d'autres gentils se repentirent et reçurent le baptême.

Au bout de cinq ans prit fin l'œuvre de la sainte et grande église. On l'appela Eudoxiana, du nom de la très pieuse impératrice Eudoxie. Saint Porphyre célébra dédicace de l'église aux saintes Pâques, le jour de la Résurrection, somptueusement, sans ménager la dépense, réunit tous les moines du voisinage, au nombre de mille environ, avec d'autres clercs pieux, laïcs et évêques, et il célébra joyeusement toutes les journées des saintes Pâques. Et l'on put voir des chœurs angéliques, non seulement pendant le service à l'église, mais encore aux heures des repas. Car ce n'étaient pas seulement les sens qui avaient part au festin, c'était aussi l'esprit. Après les mets, en effet, venait le psaume, et l'hymne après la boisson. Quant aux idolâtres, en voyant ce qui se passait, leur cœur se serrait. De toute part, en effet, les étrangers arrivaient pour contempler la beauté et la grandeur de la sainte église : on la disait plus grande que toutes les églises de ce temps-là.

C'est pourquoi, lorsqu'il en jeta les fondations, l'évêque encourut, au début, les reproches de quelques fidèles, sous prétexte qu'il l'aurait conçue bien grande, vu le petit nombre des chrétiens de la ville. Mais saint Porphyre avait répondu : «Ne soyez pas des hommes de peu de foi; car j'ai bon espoir dans notre Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu, qu'il augmentera son troupeau et qu'il agrandira encore sa maison, parce qu'elle ne pourra plus contenir la foule des chrétiens. Car le dogme des chrétiens n'est pas un dogme humain, que l'on voit paraître un temps, puis disparaître, mais un dogme divin et susceptible d'accroissement.» Voilà le genre de propos que le bienheureux ne cessait de tenir aux fidèles, éclairant et édifiant, non seulement dans l'église, mais en tout lieu, le peuple chrétien. Après les jours de fête, l'évêque renvoya en paix la foule des fidèles et chacun rentra chez soi.

Après la construction et la consécration de la susdite sainte église, l'évêque ordonna de fournir à chaque étranger séjournant dans la ville, les dépenses d'une journée. Et à chaque indigent, étranger ou citoyen, il donnait six oboles. Cela sans compter ce qu'il donnait personnellement à ceux qui venaient le trouver, vêtements, or ou argent : chacun recevait selon son mérite, et nul de ceux qui avaient besoin de ses bienfaits, n'en était privé. Pendant les jours de jeûne de la sainte fête de Pâques, l'évêque fournissait à chaque pauvre dix oboles par tête, pendant quarante jours, et ayant pris soin d'affecter à cette fin une rente qui permit cette donation, il stipula

dans ledit testament, que si l'aumône n'était pas servie tous les ans, le revenu en question irait à la sainte Église de Césarée. Mais cela ne vint que plus tard.

Quant aux partisans de l'idolâtrie, plus ils voyaient les progrès du christianisme, plus ils étaient furieux, et plus ils avaient envie de maltraiter les chrétiens, et surtout leur saint pasteur Porphyre.

Un jour, une dispute éclata à propos de terrains, entre l'économe de la sainte église et le principal Sampsychos. Le pieux Barochas, voyant l'économe insulté, prit fait et cause pour lui, et se mit à injurier à son tour le susdit Sampsychos, les autres membres du conseil, s'étant attroupés, se jetèrent sur l'économe et sur le pieux Barochas. Aux membres du conseil se joignirent nombre de citoyens : le prétexte leur parut bon pour malmener ceux de la vraie foi, et cette petite étincelle alluma et fit flamber, pour ainsi parler, un si vaste incendie que tous les chrétiens risquèrent même d'y périr. En effet, les idolâtres entrèrent dans une telle fureur que, saisissant des épées et des gourdins, ils tuèrent sept personnes et en blessèrent beaucoup d'autres.

Cela ne leur suffit pas encore : sans désespérer, ils se ruèrent à la poursuite du pasteur lui-même. Mais quelques hommes de bien avertirent le très saint évêque que la foule courait après lui. Le bienheureux m'appela et me dit : «Fuyons, mon frère, cachons-nous jusqu'à ce que la colère du Seigneur soit passée.» Nous escaladâmes le mur, et nous nous sauvâmes par les toits. Quant aux idolomanes, enfonçant les portes de l'évêché, ils y firent irruption : et, n'y découvrant point le saint homme Porphyre, ils saccagèrent tout ce qui s'y trouvait.

Le bienheureux Porphyre et moi, en nous sauvant par les toits, nous trouvâmes une fillette de quatorze ans, qui, reconnaissant le saint évêque, tomba à ses pieds. Le bienheureux lui demanda qui elle était, et de quels parents ? Et la fillette répondit qu'elle était orpheline de père et de mère. Elle dit encore qu'elle avait une vieille grand-mère, qu'elle travaillait pour vivre, et pour nourrir son aïeule. Il lui demanda aussi si elle était chrétienne; l'autre répliqua qu'elle ne l'était point, mais qu'elle désirait depuis longtemps le devenir : «Si j'en suis digne», ajoutait-elle. Ce mot de la jeune fille toucha vivement le bon cœur de Porphyre, qui se prit à pleurer : «Comme la race des Gazéens est encline au bien !» dit-il. «L'adversaire, il est vrai, s'efforce d'entraver ces bonnes dispositions : mais le Seigneur le frappera de la parole de sa bouche.» Et il dit à la jeune fille : «Apporte-nous une natte dans cette chambrette, afin que nous puissions demeurer ici jusqu'à ce que le trouble de la ville se soit apaisé, et ne rapporte à personne que nous sommes ici.» Elle promit sous serment de ne révéler notre présence à personne, non pas même à sa grand-mère.

Elle descendit au moyen d'une poulie dans son logis, et apporta une natte et un matelas de paille. Elle étendit la natte et mit la paillasse par-dessus. Puis elle se jeta aux pieds du bienheureux, le suppliant de goûter à sa maigre chère, et de ne pas s'indigner de sa pauvreté, car le soir approchait. Le saint voulant imiter le grand prophète Elie, dit à la jeune fille : «Montre ton zèle, ô ma fille, et apporte-nous cela, afin que le Seigneur, par mon intermédiaire, te le rende sous forme d'aliments spirituels et charnels.» En hâte, elle descendit acheter du pain et des olives, du fromage, des légumes trempés et du vin. Elle apporta le tout et le mit devant nous, disant : «Prenez, mes seigneurs, et bénissez ma pauvreté !» Le bienheureux, encore un coup, fut profondément touché, et se mit à pleurer, prévoyant quelle foi elle aurait dans le Christ. Nous nous levâmes, et, ayant fait la prière habituelle, nous nous fîmes collation : prenant, moi du pain, du fromage et du vin; le saint homme, du pain, des légumes secs trempés et de l'eau. Nous renvoyâmes la jeune fille à sa grand-mère et nous dormîmes dans la chambrette : car on était en été. Nous avons demandé son nom à la jeune fille. Elle nous avait répondu : Salaphtha, ce qui veut dire, en grec, Irène (Paix). Nous passâmes encore dans la chambrette, la journée du lendemain, la bonne Irène nous faisant toutes nos commissions avec le plus grand empressement.

Lorsque nous reconnûmes que le tumulte de la ville était apaisé, nous nous en allâmes nuitamment à la sainte église. Puis nous montâmes à l'évêché. Et nous n'y trouvâmes absolument rien, sinon le pieux Barochas, couché et à toute extrémité, à la suite des coups qu'il avait reçus des impies et athées idolâtres. Quelques jours après,

le consulaire (il s'appelait Clarus) mis au courant de ce qui s'était passé dans la ville, envoya un commentariensis avec des forces considérables, et il emprisonna les personnes dénoncées par les gens de police. Il les fit comparaître par devers lui, à Césarée; il châtia les uns, et remit les autres en liberté après les avoir fait flageller à coups de nerfs de bœuf. Ainsi, par la terreur qu'il inspira, il rétablit l'ordre dans la ville.

Quelques jours plus tard, saint Porphyre se souvint de cette bonne fille qui nous avait accueillis, et la fit mander par mon intermédiaire. Elle accourut, avec une autre femme, qu'elle disait être sa tante. En approchant du saint évêque, elles tombèrent à ses pieds. Il les reçut avec la bienveillance d'un père affectueux, et dit à la fille : « Désires-tu vraiment ma fille, devenir chrétienne ? » Elle répondit : « Je t'ai dit déjà, mon seigneur, que depuis longtemps j'en ai le désir; et aujourd'hui, je t'amène, comme témoin, ma tante, qui elle aussi partage mon désir ». Plein de joie, il lui dit : « Sois courageuse et forte, ô mon enfant ! » Il appela l'économe de la sainte église et lui ordonna de lui remettre ainsi qu'à sa grand-mère, quatre miliaresia par jour, et à sa tante, il donna une pièce d'or; et les ayant marquées du signe de la croix, il les congédia, leur recommandant d'assister aux prières et à l'instruction des catéchumènes. Il envoya aussi chez Salaphtha le pieux Timothée, prêtre et catéchiste, et lui recommanda de marquer du signe de la croix la grand-mère de la jeune fille : comme je l'ai dit précédemment, le corps de celle-ci était tout paralysé. Et les trois femmes, après avoir été brièvement catéchisées, furent honorées du saint baptême.

Lorsqu'elles eurent déposé la robe sacrée (du baptême), le saint appela la jeune fille et lui dit : « Veux-tu que nous t'unissions à un homme, en légitime mariage ? Car il est temps que tu te mettes en ménage, et les chastes unions, aussi bien, ne sont point défendues par nos Écritures. » La jeune fille, entendant ces paroles du saint, commença à pleurer et à dire : « Bon père, après m'avoir uni à un grand Seigneur, tu veux m'en séparer et me donner à un époux de basse condition, à un homme de rien ? Non, mon seigneur, tu ne feras pas cela ! » Le saint homme, ravi, lui dit : « Et quel est donc celui à qui je t'ai unie ? » Elle répondit : « Jésus Christ, le Sauveur de nos âmes, mon véritable époux, dont je ne me séparerai point dans les siècles des siècles. » A ces paroles le saint profondément ému, se prit à pleurer au point que, dans un élan de componction, il entourra la jeune fille de ses bras et lui baisa tendrement la tête. Car, en vérité, il était parfaitement impassible, et, à cause de sa grande miséricorde, il avait les larmes toujours prêtes. Nous aussi, qui l'entourions, voyant la grâce du saint Esprit donnée à la jeune fille, nous glorifiâmes Dieu qui prodigue à ses élus le sagesse et la grâce. Et ce jour-là, il laissa partir la jeune fille.

Or, il advint qu'en ces jours la vieille grand-mère s'endormit, et retourna vers le Seigneur. Alors, ayant convoqué la jeune fille, il fit venir la pieuse Manaris la diaconesse, dont le nom, lui aussi, a un sens dans la langue grecque, et se traduit Photinie. Il lui recommanda Salaphtha, lui donnant l'habit canonique. Et, les ayant bénies toutes deux, il les congédia en paix. Or, Dalaphtha adopta une règle de vie comme nulle autre n'en observait à cette époque, jeûnant tous les jours et prenant, après le jeûne, un peu de pain avec du sel et des légumes secs trempés ou des herbes potagères crues et de l'eau pure, car, pour le vin, elle s'en abstenait totalement. Les jours de fête, elle usait en outre d'huile et mangeait des olives, mais, sauf le pain, elle ne touchait à nul des aliments qui passent par le feu. Pendant les quarante jours du jeûne, un jour sur deux, elle ne mangeait que des légumes secs trempés ou des herbes potagères crues, sans pain. Quant à la semaine sainte, elle la passait toute entière sans aucune nourriture, à la réserve d'un peu d'eau chaude le jeudi saint, après la sainte communion. Et elle macéra son corps à un tel point que ceux qui la voyaient, croyaient apercevoir une ombre. Elle devint un modèle pour beaucoup d'autres. Car ils imitèrent avec zèle la vie et le régime de la sainte fille Salaphtha, qui semble vivre jusqu'à ce jour; car si elle est morte pour le monde, elle vit pour le Christ et elle demeure en tout temps avec lui. Puissions-nous participer à ses saintes prières ! Voilà ce que j'avais à dire de la sainte fille Salaphtha.

Quant au bienheureux évêque Porphyre, après avoir fixé le règlement ecclésiastique et tout l'ordre du service, il survécut quelques années encore à la consécration de la grande église. Etant tombé malade, il rédigea un pieux testament, désignant quantité de légataires, recommanda à Dieu tous les membres du peuple chrétien, et s'endormit en paix avec les saints le deuxième jour du mois le Dystros, l'an 480 selon les Gazéens, ayant exercé l'épiscopat pendant vingt-quatre ans, onze mois et huit jours, et combattu le bon combat contre les idolomanes jusqu'au jour où il s'endormit dans le Seigneur. Et maintenant il est au *paradis des délices*, intercédant pour nous avec tous les saints, grâce aux prières desquels nous fasse merci Dieu le Père avec le Fils et le saint Esprit, à qui revient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Amen.